The Rig — La Plataforma

The Rig (*La Plataforma*) par Owen Brack

Copyright © 2026 The Mental Faculty B.V.
Tous droits réservés.

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux, les entreprises et les événements sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des événements ou des lieux réels, serait purement fortuite.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce

soit sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur, à l'exception de brèves citations dans le cadre d'une critique.

Publié par **Grown Up Language** · *Language Lit for Adults* Une marque de The Mental Faculty B.V., Amstelveen, Pays-Bas. grownuplanguage.com

Première édition, 2026.

À propos de ce livre

Language Lit for Adults

À un moment ou à un autre, apprendre une langue est devenu ennuyeux.

Si tu es un adulte qui apprend une nouvelle langue, tu n'avais le choix qu'entre des histoires pour enfants, des dialogues de manuel sur la façon de commander un café, ou des « lectures graduées » soigneusement expurgées de tout ce qu'un adulte choisirait réellement de lire. *Si je dois lire encore un polar sur un cambriolage d'œuvres d'art, je crois que je vais mourir.* Pas étonnant que tant d'apprenants stagnent sur le plateau intermédiaire. Rien ne te donne *envie* de tourner la page.

Grown Up Language existe pour remédier à cela. Nous créons des lectures graduées pour adultes : de la vraie fiction de genre — romance, polar, horreur, de vrais enjeux —

écrite dans une langue claire et au niveau maîtrisé, avec l'aide au vocabulaire intégrée directement. Le pari est simple. La façon la plus rapide d'apprendre, c'est de lire beaucoup, et on ne lit beaucoup que lorsqu'on ne peut pas lâcher le livre. Alors nous écrivons les livres que les adultes aiment vraiment, calibrés exactement à ton niveau. Tu es accroché, tu lis davantage, et la langue s'installe par l'exposition, sans même que tu te rendes compte que tu étudies.

Le nom le dit : **Grown Up** (« pour adultes »). C'est tout l'enjeu. Ce sont des livres écrits pour être réellement agréables à lire pour un adulte : de vrais romans, simplement calibrés à ton niveau de langue. Le contenu est le même que dans n'importe quel roman pour adultes, ni édulcoré, ni écrit pour des enfants. Il peut y avoir du sexe, du suspense, de la mort, des chagrins d'amour, de la menace, de l'horreur, tout ce que contient la littérature ordinaire pour adultes. Nous ne gommons pas les aspérités pour rendre la langue plus « sûre ». Le niveau est maîtrisé ; l'histoire, jamais. (Pour être clair : celui-ci est un roman d'horreur. Des

gens meurent, et pas en douceur. Si tu espérais que tout le monde quitte la plateforme vivant, tu t'es trompé de livre.) C'est exactement ce qui rend la lecture plus plaisante, et plus tu ne peux pas t'arrêter de lire, mieux tu apprends. Nous écrivons des livres qu'on dévore. Tout le reste en découle.

Ce livre, *The Rig* (*La Plataforma*), est écrit dans un **espagnol d'Espagne clair, niveau débutant (A2)** — l'espagnol d'Espagne — avec des phrases courtes, des mots de tous les jours, et le présent presque d'un bout à l'autre. Cela veut dire que tu croiseras ***vosotros*** pour le « vous » pluriel, ***vale*** pour « d'accord », et les mots courants d'Espagne pour les choses ordinaires. Si tu as appris ton espagnol en Amérique latine, tu remarqueras de vraies différences, et les notes de grammaire te les signalent au fur et à mesure, plutôt que de faire comme si elles n'existaient pas. C'est un court roman d'horreur et de survie : une plateforme pétrolière abandonnée en Méditerranée, devenue une prison ; une tempête qui la coupe du monde ; et quelque chose, dans le noir en dessous, qui attend

depuis très longtemps. C'est une vraie histoire d'horreur, racontée simplement, pas un exercice de classe. Tu y trouveras des notes de bas de page pour les mots difficiles, un glossaire en fin de chapitre, une petite note de grammaire amicale, et un résumé en français à la fin de chaque chapitre. Lis pour l'histoire ; laisse l'espagnol se mettre en place tout seul.

Si tu en es au niveau A2, c'est un livre que tu peux finir. Cela compte plus qu'il n'y paraît. Finir un vrai roman dans une autre langue change ce que tu te crois capable de faire.

Plus qu'une traduction — une transcréation

Voici quelque chose qu'une petite maison d'édition n'aurait jamais pu faire il y a quelques années.

La plupart des « éditions espagnoles » d'un livre sont de simples traductions : les mêmes mots, échangés d'une langue à l'autre, tout le reste laissé exactement à sa place. Nous faisons quelque chose de plus. Chaque titre Grown Up Language est **transcréé** pour ses lecteurs — l'histoire ré-enracinée dans un lieu et une

culture où elle a réellement sa place, avec des noms, des décors, des références et un humour qui collent, et non transposés maladroitement depuis ailleurs. Ajoute à cela l'appareil qui fait fonctionner une lecture graduée (un vocabulaire calibré à un niveau maîtrisé, des notes de bas de page, des glossaires et des notes de grammaire pensés pour un apprenant de *cette* langue), et tu obtiens quelque chose de bien plus utile qu'une traduction. Tu obtiens un livre conçu, de fond en comble, pour la personne qui le lit.

C'est ce qui permet à une seule histoire de vivre dans de nombreuses langues, chaque version étant véritablement chez elle dans la sienne. C'est une idée plus intelligente et plus puissante que la traduction, et c'est le cœur de ce que nous faisons.

AI-Crafted, not AI-Slop

Nous pensons que l'IA a un rôle à jouer dans tout cela, et nous voulons être honnêtes avec toi sur la nature exacte de ce rôle.

Un véritable auteur humain a travaillé sur ce livre pendant des semaines. L'auteur possède ce qui rend une histoire digne d'être lue : l'intrigue, les personnages, la peur, les rebondissements, et la voix présente à chaque page, qu'il façonne et réécrit jusqu'à ce que tout sonne juste. L'IA s'occupe du travail d'orfèvre au niveau maîtrisé : calibrer le vocabulaire à ton niveau, contrôler la longueur des phrases, espacer les répétitions pour que les nouveaux mots s'ancrent, et signaler tout ce qui dépasse le niveau. L'humain tient la barre ; l'IA aide à générer les mots. Rien ici n'a été laissé à une machine pour qu'elle l'écrive seule. Chaque page est passée entre les mains de l'auteur, qui a réécrit jusqu'à ce que ce soit assez bon pour en être fier.

Nous sommes transparents là-dessus parce que c'est ce qui rend l'ensemble possible. Les livres pour apprenants d'une langue sont un recoin de la littérature qui reste le plus souvent inexploré — un petit marché rendu plus petit encore par la nécessité d'être reciblé pour chaque paire de langues. L'IA est ce qui rend viable de *bien* servir ce créneau, plutôt que de

ne pas le servir du tout. Le résultat est l'opposé d'un contenu bâclé et produit à la chaîne. C'est **AI-Crafted, not AI-Slop** : le même genre d'histoire que tu aimes déjà, façonnée avec soin, simplement écrite à un niveau que tu peux réellement suivre.

Comment lire ce livre

Lis-le comme un roman, pas comme un manuel. Le but est d'avancer et de savourer l'histoire, pas de comprendre chaque mot.

Quelques conseils qui aident :

- **Ne te précipite pas sur un dictionnaire.** Les mots difficiles sont annotés en bas de page dans le texte, et chaque chapitre se termine par un petit glossaire et une courte note de grammaire. Jette un coup d'œil en bas quand tu bloques, puis reviens à l'histoire.
- **Laisse certains mots te traverser.** Si tu arrives à suivre ce qui se passe, tu n'as pas besoin de chaque mot. Le sens que tu rencontreras encore et encore s'ancrera de

lui-même. C'est aussi comme ça que tu as appris ta première langue.

- **Les mots qui font peur reviennent.** Une histoire d'horreur s'appuie sur un petit stock de mots — noir, gorge, fer, tempête, chute — et celle-ci les réutilise encore et encore, volontairement. La première fois, le mot est annoté en bas de page ; ensuite, on attend de toi que tu le connaisses. À la moitié du livre, ce sera le cas, sans que tu aies appris la moindre liste.
- **Sers-toi du résumé en français comme d'un filet de sécurité.** Chaque chapitre se clôt par un court *Résumé* en français. Lis-le après le chapitre pour vérifier que tu as saisi les événements principaux et le rebondissement. Si quelque chose t'a échappé, tu sauras où regarder.
- **Lire un chapitre deux fois est une bonne idée.** La première fois, tu cherches à comprendre ce qui se passe ; la seconde fois, une fois les surprises passées, l'espagnol vient plus facilement et les mots se mettent en place. Beaucoup de lecteurs trouvent que c'est à la deuxième lecture que tout se met vraiment en place. Rien ne

presse, et la relecture est l'une des meilleures formes d'entraînement qui soient.

- **Du matériel d'étude gratuit.** Chaque livre Grown Up Language est accompagné de matériel complémentaire gratuit pour aider les mots à s'ancrer, à commencer par des paquets de cartes mémoire que tu peux importer dans Anki ou n'importe quelle application de cartes mémoire.
- **Il existe aussi des livres audio.** Chaque livre est enregistré à un rythme pensé pour un apprenant, dans le même espagnol que celui que tu lis ici — tu peux donc suivre dans le texte, ou reprendre un chapitre les yeux fermés. Lire et entendre les mêmes mots est l'un des moyens les plus rapides de les retenir, et seule l'écoute t'apprend comment ils sonnent vraiment.

Retrouve tout cela sur grownuplanguage.com/extras.

Maintenant, tourne la page. Quelque chose que tu resteras éveillé trop tard pour finir t'attend.

Parce qu'apprendre une langue ne devrait pas être ennuyeux.

Grown Up Language *Language Lit for Adults*
grownuplanguage.com

Prólogo — Lo que quedó abajo

Hace muchos años, la plataforma todavía sacaba petróleo[1] del mar.

Estaba lejos de la costa, en el Mediterráneo, sobre unas patas[2] de hierro clavadas[3] en el fondo. De día y de noche, las máquinas hacían ruido. Cientos de hombres trabajaban en ella. Abajo, muy abajo, cerca del agua, había una sección vieja: el laboratorio.

En el laboratorio había un tanque[4] grande, medio lleno de petróleo. Era petróleo crudo, negro y espeso[5]. Los científicos hacían pruebas con él. Querían limpiar el mar. Nunca lo consiguieron.

Con los años, el tanque se convirtió en un vertedero[6]. La gente tiraba[7] cosas dentro: químicos, aceite viejo, agua sucia. También caían cosas del mar —peces muertos, algas, sangre y trozos[8] de animales. El olor era terrible. Todo se pudría[9] junto, despacio, en lo negro. Nadie miraba. Nadie limpiaba.

Un día, la empresa cerró la plataforma. El mundo ya no quería tanto petróleo; había otras energías, más limpias, y el petróleo viejo dejó de dar dinero. Los hombres se fueron en helicópteros y en lanchas. Apagaron las máquinas. Cerraron las puertas.

Nadie vació el tanque.

Se olvidaron de él. Se olvidaron del laboratorio, allá abajo, en la oscuridad, cerca del agua.

Pasaron los años. La plataforma se quedó sola en el mar, la cosa más alta en kilómetros de agua. El viento la golpeaba. El metal se oxidaba[10].

Y llegaban las tormentas. Cada año, muchas veces, los rayos[11] caían sobre la torre de hierro. Uno tras otro, año tras año. Cada rayo bajaba por el metal, hasta el fondo, hasta el tanque. Hasta lo negro.

Y en lo negro, algo cambiaba. Muy despacio. El petróleo, los químicos, los animales muertos, la sangre… y el rayo, otra vez y otra vez, uniéndolo todo. Cocinándolo.

Lo negro estaba quieto. Después, ya no.

En la oscuridad, algo se mueve.

Es lento. Es espeso. Sube por las paredes del tanque, muy despacio, y vuelve a bajar. Busca. No tiene ojos, pero busca.

Espera.

Arriba, muy lejos, un helicóptero se acerca a la plataforma. Trae gente nueva.

Lo negro, abajo, en la oscuridad, espera.

Capítulo 1 — El último turno

El director[1] Serrano está sentado delante, a la derecha, en el helicóptero, con su traje[2] azul y su maletín[3] sobre las piernas. Su maleta viaja atrás, con la carga. Hace frío. La pista[4] de Tarragona huele a sal y a gasolina. Dos guardias de uniforme suben y se sientan detrás.

—Buenos días, director —dice uno.

Serrano contesta con la cabeza. Conoce a los dos. Buenos chicos.

Dentro del maletín hay papeles, un teléfono y una caja pequeña con un lazo[5] rojo: un regalo para su mujer. Serrano lo compró ayer. Es para después. Para el final.

Porque este es su último turno[6]. Un mes más en la plataforma, y se acabó. Después: su casa, su mujer. Una vida normal, en tierra.

Veinte años trabajando en prisiones. Ya es suficiente.

Su mujer está enferma. Desde hace dos años hay más días malos que buenos. Treinta años casados, y Serrano está aquí, en el mar. Eso también se acabó.

Ella no lo sabe. Si Serrano le dice que deja el trabajo, ella va a decir que no: que el dinero, que un año más. Por eso no dice nada. Se lo va a decir en la puerta de casa, con la maleta en la mano.

El regalo verdadero no está en la caja.

Por la ventana, junto a la valla[7] del puerto, ve una manifestación[8]: jóvenes con pancartas[9] verdes, gritando algo del mar y del petróleo. Serrano los mira un momento, sin enfado. Luego mira su reloj.

Una mujer cruza la pista, con una cazadora[10] y una gorra. Lleva una bolsa al hombro. La asistente, piensa Serrano. O la mecánica.

La mujer sube al helicóptero.

—Buenos días —dice.

—Buenos días —contesta Serrano.

La mujer se sienta delante, en el asiento de la izquierda. Sus manos tocan los botones sin mirar. Se pone los cascos[11] y enciende la radio.

—Torre[12], EC-JMR, lista para salir —dice—. Tres pasajeros y carga. Rumbo[13] a la plataforma seis.

Es la piloto. Serrano siente calor en la cara. Qué tonto, piensa.

—Perdón —dice—. Me he equivocado. Usted es la piloto.

—Todos dicen eso —contesta ella, sin volverse —. Pónganse el cinturón, por favor.

———————

El helicóptero sube. Abajo queda la ciudad, y luego solo el mar, verde y gris hasta el final del mundo.

Serrano también lleva cascos, como todos los pasajeros. Dentro, con el ruido, es la única forma de hablar.

—Soy Serrano —dice—. El director de la prisión seis.

—Alma —dice la piloto—. Llevo tres meses en esta ruta, y casi nunca lo veo, director.

—Yo casi nunca salgo. Los turnos son largos.

—¿Y su familia?

—Espera en tierra.

—Sí —dice Alma—. Esa vida la conozco.

Abajo, a lo lejos, pasa otra plataforma, gris y sola sobre el agua. Antes eran plataformas de petróleo. Ahora son prisiones. La empresa las compra baratas y las llena de barrotes[14] y de guardias.

—Cada mes llevo menos guardias a las plataformas —dice Alma—. ¿Por qué?

—Los guardias cuestan dinero. Yo pido más hombres. La empresa dice que no. Tres veces ya.

Alma no contesta. No hace falta.

Serrano mira a los dos guardias, detrás. Piensa en los directores de las otras plataformas. Hombres duros, de voz fuerte, que castigan[15] rápido y duermen tranquilos. Otros directores son más duros. Él no es así. Tampoco quiere ser así.

Al este, muy lejos, hay una línea de nubes[16] oscuras, gorda y baja sobre el agua. Serrano la mira un rato.

—¿Esas nubes? —pregunta—. ¿Es la tormenta[17]?

—Va hacia el norte —dice Alma—. Pasa lejos de nosotros. Por ahora es un aviso[18], no un peligro.

—¿Y si cambia?

—Aquí, en otoño, nunca se sabe. Pero hoy no. Hoy está tranquilo.

Serrano mira el agua gris. No le gusta el mar con mal tiempo. Nunca.

———————

En medio del vuelo, la radio suena. Es la base.

—EC-JMR, tienes una llamada personal. ¿Te la pasamos?

—Pásamela —dice Alma.

Se oye una voz pequeña, una voz de niño.

—¿Mamá?

Alma sonríe, y toda su cara cambia.

—Hola, Emilio, mi amor. ¿Has desayunado ya?

—Sí. Mamá Jimena pregunta: ¿vas a llegar para la cena?

—Dile a mamá Jimena que sí. Me falta una vuelta nada más. Una vuelta y vuelvo. Nos vemos esta noche.

—Bueno.

—Te quiero. Pórtate bien, ¿vale[19]?

—Vale.

La llamada se corta. Alma vuelve a poner las dos manos en los mandos[20]. Serrano mira por la ventana. No quiere escuchar, pero lo escucha todo. Piensa: a ella le falta una vuelta. A mí me falta un mes. Pone la mano sobre el maletín, donde está la caja con el lazo rojo.

Delante, en el mar gris, aparece una forma. Al principio es solo una mancha[21]. Después crece: una torre de hierro sobre el agua, enorme, sola, con una luz roja arriba.

La plataforma seis. Su plataforma. Por última vez.

Serrano conoce cada piso. Arriba del todo, el helipuerto. Abajo, los pisos de la prisión: las celdas, los guardias, su oficina. Y más abajo, cerca del agua, los pisos viejos de los tiempos del petróleo — cerrados, oscuros, con las puertas con llave. Ahí ya no baja nadie.

Serrano la ha visto cien veces. Hoy se ve más oscura, más quieta. Como un animal dormido, piensa, y no sabe por qué lo piensa.

El helicóptero baja hacia ella.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
el director	le directeur (de la prison) / le chef
el traje	le costume
el maletín	la mallette
la pista	la piste / le tarmac (aérodrome)
el lazo	le nœud / le ruban
el turno	la rotation / le tour de service
la valla	la clôture / le grillage
la manifestación	la manifestation
la pancarta	la pancarte / la banderole
la cazadora	le blouson (Espagne)
los cascos	le casque audio / les écouteurs (en Espagne ; au singulier *el casco* = le casque de protection)
la torre	la tour (de contrôle)
el rumbo	le cap
los barrotes	les barreaux (d'une cellule)
castigar	punir
la nube	le nuage
la tormenta	l'orage / la tempête

ESPAÑOL	FRANÇAIS
el aviso	un avis / une alerte (de vigilance)
¿vale?	d'accord ? / ça va ?
los mandos	les commandes
la mancha	la tache

Note de grammaire — *me falta / le falta* (ce qu'il reste).

Pour dire ce qui **manque** ou ce qui **reste à faire**, l'espagnol emploie le verbe **faltar**, et il fonctionne comme le français *il me manque*. *Me falta una vuelta* se construit exactement comme **« il me manque un voyage »** : la chose qui manque est le sujet, et la personne est *me / te / le*. Comme en français, le verbe s'accorde avec la chose, pas avec la personne : *me falta un mes* (il me manque un mois), *me faltan dos días* (il me manque deux jours). En français tu diras souvent « il me reste un voyage » ; l'espagnol dit « il me manque un voyage ». Même compte à rebours, l'autre côté du chiffre.

Regarde ce chapitre s'en servir deux fois, côte à côte : Alma dit *me falta una vuelta* — un seul vol entre elle et le dîner à la maison — et Serrano pense *a mí me falta un mes* — un seul mois entre lui et le retour définitif. Même verbe, deux personnes qui comptent.

Tu vas aussi rencontrer ***vale*** dans ce chapitre, à la fin du coup de téléphone. C'est le « d'accord » de tous les jours en Espagne : tu l'entendras sans arrêt, à la fin d'une phrase pour vérifier que l'autre est d'accord (*Pórtate bien, ¿vale?*) et tout seul en réponse (—*Vale.*). Alma et son fils l'emploient comme un parent et un enfant se disent « d'accord ? » — « d'accord ».

Résumé : Serrano, le directeur de « la Plateforme 6 » — une plateforme pétrolière désaffectée devenue une prison en pleine mer — monte à bord d'un hélicoptère à Tarragone pour sa dernière rotation : encore un mois, puis il démissionne et rentre définitivement chez lui, auprès de sa femme, mariée avec lui depuis trente ans et malade depuis deux. Elle ne sait pas qu'il démissionne — elle lui dirait de ne pas le faire — alors il compte le lui annoncer

sur le pas de la porte, la valise à la main ; le petit cadeau emballé dans sa mallette n'est qu'une partie de la nouvelle. Il prend la femme qui traverse la piste pour une assistante ; elle s'assoit à la place du pilote, et il s'excuse, gêné. Le pilote s'appelle Alma. Serrano a demandé trois fois des gardiens supplémentaires à l'entreprise, qui coupe dans les coûts, et trois fois on a refusé ; il sait qu'il n'est pas dur comme le sont d'autres directeurs, et il ne veut pas l'être. Il l'interroge sur une ligne de nuages sombres loin à l'est ; Alma répond que l'orage s'éloigne et qu'il n'y a qu'un simple avis de vigilance, même si le temps, ici, en automne, peut changer vite. Il l'entend prendre un appel de son jeune fils, Emilio — qui lui transmet une question de Mamá Jimena : sera-t-elle là pour le dîner ? — et promettre que oui : un seul voyage, à ce soir. Pendant la descente, la plateforme paraît plus sombre et plus immobile que d'habitude, et une pensée lui traverse l'esprit : on dirait un animal endormi.

Capítulo 2 — La última ronda

El helicóptero toca el helipuerto[1], arriba del todo, en el techo de la plataforma. El viento empuja fuerte aquí, tan lejos de tierra.

Serrano baja con los dos guardias. El metal vibra bajo sus zapatos. Conoce ese temblor[2]. Veinte años. Es su casa, y no es una casa.

Alma apaga los motores y baja también.

—¿Cuánto tiempo se queda? —pregunta Serrano.

—Unas horas. Dejo comida, recojo unos papeles. Después, la última vuelta a tierra.

—Pues bienvenida a la seis —dice Serrano—. El café de la cocina es malo, pero está caliente.

Alma sonríe un poco. Serrano se va con los guardias, escaleras abajo.

Cada primer día de turno, Serrano hace una ronda[3]: baja piso por piso y mira todo con sus propios ojos. Hoy es su última primera ronda. Deja el maletín en su oficina y empieza.

Los pisos de la prisión son todos iguales: pasillos[4] largos, y a los lados, las celdas[5], con barrotes de suelo a techo. Desde el pasillo se ve todo el interior de cada celda. Hay pocos guardias — pasillos enteros sin uno. Los presos lo ven pasar.

En un pasillo, un guardia lava el suelo con una manguera[6]. El agua se lleva algo rojo hacia el desagüe[7].

—¿Qué ha pasado aquí? —pregunta Serrano.

—Una pelea[8], director. Dos presos, por un cigarro. Uno le abrió la cara al otro con una cuchara[9].

—¿Y el herido[10]?

—En la enfermería[11]. Le van a coser[12] la cara.

—¿Y la cuchara?

—La tenemos, director.

Serrano mira el agua roja un momento. Veinte años, y todavía no se acostumbra. Un hombre puede matar a otro por un cigarro.

—Cámbialo de celda —dice—. Quince días sin subir al patio. Y mañana lo quiero ver en mi oficina.

—Sí, director.

Dos celdas más allá, un preso viejo esconde algo bajo su cama: pan del comedor. Está prohibido. Serrano lo ve. El preso lo mira, quieto, esperando.

—Cómetelo hoy —dice Serrano—. Otro guardia te lo quita.

Y sigue caminando.

El guardia de la manguera lo mira. Es una mirada corta, pero Serrano la conoce bien: *blando*[13]. Serrano sigue su ronda. No le importa.

En el pasillo B, Serrano se detiene antes de la esquina. Hay voces. Adelanta la cabeza, despacio.

Es la piloto, con su bolsa al hombro. Los guardias la conocen y la dejan pasar; viene cada mes. Está delante de una celda, hablando con un preso joven: Dani. Serrano conoce su expediente[14]: un robo[15] que salió mal, hace tres años; alguien murió, pero no fue su mano. Mala suerte, no maldad[16].

Alma mira a los dos lados del pasillo. No ve a Serrano. Saca algo de su cazadora y lo pasa rápido entre los barrotes.

Es un chocolate.

Dani lo esconde en un segundo. Sonríe, y por un momento no parece un preso. Solo un chico con un dulce.

Está prohibido, claro. La regla es clara: informe[17]. Serrano mira un segundo más, da un paso atrás, sin ruido, y se va por otro pasillo.

La ronda termina abajo, donde terminan todas: en la escalera de la parte vieja. Los cuartos del laboratorio[18], cerrados desde los tiempos del petróleo. Ahí abajo quedan los tanques de antes, vacíos desde hace años.

Desde la pasarela[19] de fuera, Serrano mira hacia abajo: muy abajo, casi en el agua, las dos lanchas[20] salvavidas — dos cápsulas naranjas, gordas, colgadas de sus rampas sobre el mar. Nunca ha visto caer una. Espera irse sin verlo.

Vuelve a la escalera. Del fondo sube un olor. Óxido[21], y algo más. Algo espeso.

Serrano se queda quieto un momento. La escalera baja y baja, y la luz no llega al fondo. En veinte años, nunca ha bajado hasta allá. Nunca ha tenido una razón.

Firma la hoja de la pared y sube. Sube rápido. Más rápido que al bajar.

En su oficina lo espera una montaña de papeles: las firmas del final del turno. Tiene que firmar cien hojas. Le faltan todas.

Antes de empezar, abre el maletín y saca la caja con el lazo rojo. La pone en el estante[22], delante de su silla, donde puede verla. Un mes.

Empieza a firmar.

Un guardia llama a la puerta.

—Director. Ha llamado la base. La tormenta ha cambiado de rumbo. Ya no va hacia el norte. Viene para acá. Y ya no es un aviso.

Serrano deja el bolígrafo[23].

—¿Y la piloto?

—No puede volar. Tiene que quedarse esta noche. ¿Y dónde la ponemos? Arriba no hay cuartos libres. Con la tormenta, el turno viejo no se va.

Serrano mira por la ventana. El cielo del este ya no está lejos: está más gris, más bajo, más cerca del agua.

—El cuarto del personal, en el piso de las celdas —dice—. El que está al lado de la oficina de guardias. Dale una cama y un sitio en el comedor. Y un guardia cerca, toda la noche.

El guardia se va. Serrano se queda con el bolígrafo en la mano, sin firmar.

Nos vemos esta noche, dijo la piloto en su llamada. Un niño espera en una puerta, en tierra.

El viento empuja la plataforma. Muy abajo, el metal cruje[24]. En la parte vieja, donde no baja nadie.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
el helipuerto	l'hélisurface / l'hélipont
el temblor	le tremblement / la vibration
la ronda	la ronde (d'inspection)
el pasillo	le couloir
la celda	la cellule (de prison)
la manguera	le tuyau d'arrosage / la lance
el desagüe	la bouche d'évacuation / le siphon

ESPAÑOL	FRANÇAIS
la pelea	la bagarre
la cuchara	la cuillère
el herido	le blessé
la enfermería	l'infirmerie
coser	coudre / recoudre
blando/a	mou / molle (d'une personne : faible)
el expediente	le dossier
el robo	le vol / le braquage
la maldad	la méchanceté / le mal
el informe	le rapport (écrit)
el laboratorio	le laboratoire
la pasarela	la passerelle
la lancha (salvavidas)	le canot (de sauvetage)
el óxido	la rouille *(cf.* oxidarse, *rouiller — Prologue)*
el estante	l'étagère
el bolígrafo	le stylo
crujir	craquer / grincer

Note de grammaire — *tener que* + verbe (devoir faire quelque chose).

Pour dire que quelqu'un **doit** faire quelque chose, l'espagnol emploie ***tener que*** + le verbe à l'infinitif. C'est la construction du français « **avoir à** » : *tengo que trabajar*, « j'ai à travailler », c'est-à-dire « je dois travailler ». Attention : ne traduis pas *devoir* par un seul verbe espagnol. Là où le français a un verbe unique, l'espagnol pose deux mots, *tener* + *que*, et c'est *tener* qui se conjugue : *tengo que, tienes que, tiene que, tenemos que*.

Tu vas la voir deux fois vers la fin de ce chapitre : Serrano *tiene que **firmar** cien hojas* — il « **doit signer** cent pages » — et le gardien annonce que le pilote *tiene que **quedarse** esta noche* — elle « **doit rester** cette nuit ». Le verbe qui suit *que* ne change jamais : il reste à l'infinitif, sa forme du dictionnaire. Personne ne veut rester sur la plateforme cette nuit. Avec l'orage qui arrive, ils doivent rester.

Résumé : Serrano se pose sur la Plateforme 6 et commence sa ronde d'inspection habituelle du premier jour — la dernière avant la retraite. Il trouve un gardien en train de laver du sang au jet dans un couloir : deux prisonniers se sont

battus pour une cigarette, et l'un a ouvert le visage de l'autre avec une cuillère. Serrano vérifie que l'arme a été récupérée et traite l'agresseur avec calme : changement de cellule, quinze jours sans cour, convocation dans son bureau. Deux cellules plus loin, il surprend un vieux prisonnier qui cache du pain et le lui laisse avec un avertissement tranquille, ce qui lui vaut un bref regard du gardien : trop mou. Au détour d'un couloir, il observe le pilote, Alma — une habituée que les gardiens laissent passer d'un geste — glisser un chocolat entre les barreaux à Dani, un jeune prisonnier dont le dossier dit qu'un vol a mal tourné il y a trois ans ; Serrano recule sans un bruit. Sa ronde s'achève devant l'escalier condamné de l'ancien laboratoire, d'où monte une odeur épaisse, sortie d'une obscurité où il n'est jamais descendu, et il remonte plus vite qu'il n'est descendu. Puis un gardien apporte la nouvelle : l'orage a tourné, le pilote doit passer la nuit, et comme l'équipe précédente est bloquée à bord il n'y a plus une chambre libre en haut — Serrano lui attribue donc la salle du personnel,

à l'étage des cellules, à côté du bureau des gardiens, avec un gardien posté tout près toute la nuit.

Capítulo 3 — La tormenta

La tormenta llega de noche.

Primero es lluvia. Después el viento golpea la plataforma como un puño[1]. La torre de metal se mueve —no mucho, pero se mueve— y cruje bajo el peso del viento.

Serrano no duerme. Nadie duerme con este ruido.

Para él, una tormenta es trabajo conocido. Ya lo ha revisado todo. Las puertas de las celdas están cerradas desde el cuarto de control, arriba. Solo los de la limpieza siguen fuera: con la tormenta entra agua, y alguien tiene que quitarla. Salen con un guardia, como siempre.

Los demás guardias tienen sus linternas[2]. La cocina ha apagado el gas. La radio con la base solo da ruido; esta noche, la plataforma está sola en el mar. Ahora solo hay que esperar. Contar las horas. Aguantar[3]. La plataforma aguanta. Él también.

En el pasillo de las celdas hay un guardia sentado en una silla, cerca del cuarto del personal. Serrano lo saluda con la cabeza. Bajo la puerta de la piloto hay luz. Tampoco duerme. Serrano llama a la puerta con dos dedos.

Alma abre. Lleva la cazadora puesta sobre la ropa. Todavía lista para volar.

—¿Todo bien? —pregunta Serrano.

—No puedo dormir con este ruido. ¿Es normal? ¿Todo ese movimiento?

—La plataforma es fuerte. Se mueve, cruje, y aguanta. En veinte años, ninguna tormenta ha hecho más que ruido.

Alma casi sonríe.

—En los aviones decimos lo mismo.

—Duerma un poco, si puede. Mañana, con luz, esto se ve menos feo.

Serrano sigue su camino. En la escalera se detiene un momento. Abajo, muy abajo, hay un ruido diferente. Largo. Lento. Profundo. No es el viento.

Es el viento, piensa Serrano. ¿Qué más puede ser?

En su cuarto, mira el techo. El mar golpea las patas de hierro, abajo, y todo el edificio tiembla un poco.

Piensa en su casa. En la mesa de la cocina, donde su mujer toma su té, con el jersey[4] gris que ya no se quita. En la caja con el lazo rojo, en el estante de su oficina. Un mes. Una tormenta y un mes.

Se está quedando dormido cuando oye los gritos.

Son cerca de las tres de la mañana. Dos guardias corren hacia las escaleras con linternas. Serrano los sigue. La lluvia suena en el metal como piedras.

Abajo, en un rellano[5] entre dos pisos, la luz de las linternas encuentra una forma. Un hombre en el suelo. Un preso, uno de los que limpian de noche. No se mueve. Tiene una pierna doblada[6] en un ángulo malo.

Se ha caído[7] desde la escalera de arriba, por el hueco[8] abierto entre los pisos. Serrano mira hacia arriba. Son varios metros.

—Se ha resbalado[9] —dice un guardia—. Con este movimiento, con lo mojado… se ha resbalado y se ha caído.

Serrano se agacha[10] junto al hombre. Le busca el pulso[11] en el cuello, como le enseñaron hace veinte años. Nada. El preso tiene los ojos abiertos, sin ver, y la lluvia que entra les cae encima. No parpadean. Hay sangre debajo de la cabeza. Está muerto[12].

La piloto está arriba, en lo alto de la escalera, con una manta sobre los hombros. Su cuarto está a unos pasos. Mira al muerto desde arriba y no dice nada.

—¿Qué hacía aquí solo? —pregunta Serrano.

—Limpiaba, director. Es su turno de siempre. Su guardia estaba arriba, cerrando una puerta contra el agua. Oyó el golpe y dio el grito.

—¿Y por qué está abierto este hueco?

—Por las mangueras, director. De noche pasan las mangueras por ahí. Siempre se hace así.

Tiene sentido. La plataforma se mueve. Todo está mojado. Un hombre baja rápido en la oscuridad y pisa mal. Pasa.

En el zapato del muerto hay una mancha oscura y brillante. En la suela[13]. Y otra igual en el escalón[14] de arriba. Negra. Espesa.

El agua corre por el escalón. La mancha no se va.

Grasa[15], piensa Serrano. Aceite de máquina. En una plataforma vieja, hay grasa en todas partes.

—Subidlo a la enfermería —dice—. El enfermero lo revisa por la mañana. Y cerrad este hueco con una cadena[16]. Hoy mismo.

Un guardia tapa al muerto con otra manta. Otro anota algo en un papel: la hora, un nombre.

Arriba, en el pasillo, los presos escuchan con las caras entre los barrotes. Alguien pregunta qué ha pasado. Nadie contesta. Nadie llora. Dani busca a la piloto con los ojos.

—¿Estás bien? —le dice, en voz baja, cuando ella pasa.

—Sí. Duérmete, Dani.

El agua de la lluvia corre por el metal y baja, negra de noche, por las escaleras.

Serrano vuelve a su cuarto y no duerme.

En veinte años ha visto tres muertos. Una máquina, un corazón enfermo, una pelea. Todos con una causa clara. Este también: la tormenta, el agua, una escalera mojada.

Accidente, dice Serrano, en voz baja, para nadie. Mañana, con radio, hay que avisar a tierra.

Fuera, el viento golpea la plataforma. Serrano cierra los ojos y cuenta: un mes. Veintinueve días.

Negra. Espesa. En la suela de un zapato.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
el puño	le poing
la linterna	la lampe torche
aguantar	tenir bon / supporter
el jersey	le pull
el rellano	le palier (d'escalier)
doblado/a	plié / tordu
caerse	tomber ; *se ha caído* = « il est tombé »
el hueco	le trou / l'ouverture / le vide
resbalarse	glisser (déraper)
agacharse	s'accroupir / se baisser
el pulso	le pouls
muerto/a	mort / morte
la suela	la semelle (de chaussure)
el escalón	la marche (d'escalier)
la grasa	la graisse
la cadena	la chaîne

Note de grammaire — *ha pasado, ha visto* (le passé composé espagnol).

L'espagnol construit ce temps exactement comme le passé composé français : un auxiliaire (*ha* = « a ») + un participe passé.

Quand Serrano rassure le pilote, il dit *ninguna tormenta* ***ha hecho*** *más que ruido* — « aucun orage **n'a fait** plus que du bruit ». Plus tard, seul, il compte : *en veinte años* ***ha visto*** *tres muertos* — « en vingt ans il **a vu** trois morts ». Comme en français, tu l'emploies pour l'expérience de toute une vie jusqu'à maintenant, souvent avec *nunca* (jamais) ou une durée comme *en veinte años*.

Une différence à retenir, et une seule : l'espagnol n'a **qu'un seul auxiliaire**, *haber*. Il ne choisit pas entre *avoir* et *être* comme le français. On dit *ha caído* et *se ha caído*, jamais « est tombé » avec un autre verbe. Et le participe ne s'accorde pas : il finit toujours en **-o**, quel que soit le sujet — *ella ha visto, ellos han visto*.

Le reste te sera très familier. Le gardien ne dit pas *se resbaló* (« il glissa ») ; il dit ***se ha resbalado***, parce que c'est arrivé cette nuit, il y a quelques minutes — exactement comme tu dirais « il a glissé » et non « il glissa ». En Espagne, si c'est arrivé aujourd'hui, ou à l'instant, on prend *ha* + participe. Tu l'as déjà

croisé discrètement dans cette histoire : *nunca* ***ha bajado*** *hasta allá* — « il n'**est** jamais **descendu** jusque-là ».

Résumé : L'orage frappe la plateforme dans la nuit. Serrano le gère comme il a géré vingt ans d'orages — cellules bouclées depuis la salle de contrôle, l'équipe de nettoyage dehors avec son gardien comme toujours, la radio réduite à du bruit — et il passe voir le pilote, qui ne dort pas, pour lui dire qu'en vingt ans aucun orage n'a fait plus que du bruit. Vers trois heures du matin, des cris : un prisonnier de l'équipe de nettoyage de nuit est tombé par un trou ouvert dans un escalier et s'est tué, son gardien se trouvant un étage plus haut quand il a entendu la chute. Tout est mouillé, la plateforme bouge, et Serrano examine lui-même le corps et parle d'un accident — le mot est de lui, prononcé à voix basse, pour personne. Sur la semelle du mort, et sur la marche au-dessus, il y a une tache noire, brillante et épaisse, que l'eau qui coule n'emporte pas ; Serrano y voit de la graisse de machine et fait fermer le trou avec une chaîne. De retour dans sa chambre, il

compte les vingt-neuf jours qui lui restent, et la tache noire est la dernière chose derrière ses yeux.

Capítulo 4 — La litera

Después de lo de la escalera, la plataforma no duerme. Serrano tampoco. Mira el techo de su cuarto y escucha la tormenta. Ya tarde, casi de madrugada[1], por fin cierra los ojos.

Los gritos lo despiertan.

No son como los gritos de la escalera. Son muchos, y no paran. Serrano baja corriendo al pasillo de las celdas, con la camisa a medio poner.

El pasillo está lleno de ruido. Los presos, agarrados a los barrotes, gritan en la media luz. La piloto está en la puerta de su cuarto, blanca como el papel. Y en una celda del centro del pasillo, con las manos en los barrotes, Dani grita con una voz rota:

—¡Está muerto! ¡Alguien lo ha matado! ¡Hay un asesino[2] aquí dentro!

La celda es la de Marco, el preso grande y callado. Veinte años de trabajo, cero problemas. Un hombre que ronca[3] como un motor. Su celda está delante de la de Dani, al otro lado del pasillo; la litera[4], contra la pared del fondo, de cara a los barrotes.

Marco está en su litera. No se mueve. Tiene la boca abierta, muy abierta. Y de la boca le sale algo negro. Espeso. Baja por su cara, por el cuello, hasta el suelo. Y en el suelo, la línea sigue, delgada, hasta el desagüe de la celda. Una línea negra y brillante que la luz de las linternas encuentra y no deja.

El pasillo grita a su espalda, y él mira.

Serrano levanta la radio.

—Control, abrid la seis.

La puerta se abre desde arriba. Serrano entra solo. Nadie más entra. No hay pulso. La piel todavía está tibia[5]. Lo negro le llena la boca y la garganta[6], como agua que subió y no bajó.

—Roncaba —dice Dani, desde su celda, con la cara entre los barrotes—. Roncaba como siempre y luego ya no. Yo pensé que por fin dormía bien.

Llora sin ruido.

—Me guardaba pan —dice después, muy bajo —. Cuando yo no comía, él me guardaba pan.

Un preso reza. Otro repite un nombre, una y otra vez.

Serrano sale de la celda.

—Cerrad la seis. El muerto se queda donde está. Un guardia en esta puerta.

Después pregunta, en voz baja, al guardia de la noche:

—¿Quién ha abierto esta celda?

—Nadie, director. El control no ha abierto ninguna celda en toda la noche. Está en el registro[7].

—¿Y quién puede abrir sin el control?

—Nadie, director. Solo desde el control. Y al control se entra con llave: la suya y la mía.

La puerta cerrada. Los barrotes enteros. El registro limpio. Y un hombre muerto dentro, con la garganta llena de algo negro.

—Es petróleo —dice la piloto.

Todos la escuchan.

—Crudo[8] —sigue—. Huelo combustible todos los días. Esto es crudo.

—Anoche había una mancha así en la escalera —dice Serrano, despacio—. Yo pensé que era grasa.

—Entonces ya son dos. —Alma mira la línea negra, y después el pasillo lleno de hombres. Serrano ve cómo decide—. Esta plataforma no saca petróleo desde hace años. Aquí no hay crudo fresco. Alguien ha tenido que traerlo.

Por un segundo, el pasillo entero se queda en silencio.

—¿Traerlo? —dice alguien.

Y entonces el pasillo explota. Alguien lo ha traído. Alguien ha entrado de noche. Alguien se lo ha metido[9] en la garganta a un hombre dormido. Un guardia joven aprieta su linterna con las dos manos, como un arma.

—¡No ha entrado nadie! —grita un preso—. ¡Yo estaba despierto! ¡Nadie ha entrado en esa celda!

—Entonces ha sido un guardia —dice una voz, más fría—. Ellos tienen las llaves.

—¡La piloto! —grita otro—. ¡Ella llegó ayer! ¡Antes no se moría nadie!

—La piloto llegó conmigo —dice Serrano, sin volverse—. En mi helicóptero.

Alma no contesta. Aprieta los brazos cruzados. Serrano la mira: ha dicho un dato, como quien lee un instrumento. Y ahora ve lo que ha empezado.

Asesino. La palabra corre por el pasillo, de celda en celda, y ya no para.

—¡Castigad a alguien! —grita un preso—. ¡Ha sido uno de ellos!

Serrano levanta una mano. Espera. El ruido baja, despacio. Hasta el miedo se cansa, piensa.

Un director duro castiga primero y pregunta después. Otros directores son más duros. Él no es así.

—Nadie abre ninguna celda —dice—. Contadlos a todos. Revisad el registro, hora por hora. Y quiero saber dónde ha estado cada guardia esta noche. Cada uno. Yo también: una de las llaves del control es mía.

Escribe en su libreta[10], con letra clara: los nombres, las horas, las llaves. Despacio, con orden. Escribe el nombre del guardia de la noche. Lo mira un momento. No lo tacha[11].

El recuento termina: están todos. No falta nadie. Eso es lo peor.

Nadie dice "accidente" esta vez. Ni siquiera él.

Fuera, la tormenta sigue. La radio sigue muerta. Nadie puede salir, nadie puede llegar. Todos los que están en la plataforma ya estaban en ella anoche.

Serrano vuelve a su cuarto cuando el cielo empieza a ponerse gris. Se sienta en la cama. Le tiemblan un poco las manos; las mira hasta que paran.

Veinte años sin cerrar su puerta. La llave está en la cerradura[12], esperando, como todas las noches.

Serrano se levanta y le da la vuelta a la llave.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
la madrugada	le petit matin / l'avant-aube
el asesino	l'assassin / le meurtrier
roncar	ronfler
la litera	la couchette / le lit superposé
tibio/a	tiède / encore chaud
la garganta	la gorge
el registro	le registre / le relevé
el crudo	le brut (pétrole brut) *(cf.* petróleo crudo — *Prologue)*
meter	mettre / enfoncer (dans)
la libreta	le carnet

ESPAÑOL	FRANÇAIS
tachar	rayer / barrer
la cerradura	la serrure

Note de grammaire — *ha tenido que* (« quelqu'un a forcément… »).

Tu connais déjà *tener que* + verbe (« devoir faire »). Mets-le au passé composé — ***ha tenido que*** + verbe — et il cesse d'exprimer une obligation pour exprimer une **déduction** : *Alguien* ***ha tenido que*** *traerlo* — « Quelqu'un **a forcément** apporté ça ». Le français fait le même glissement avec *devoir* : « il a dû l'apporter » ne veut pas dire qu'on lui en avait donné l'ordre, mais qu'il n'y a pas d'autre explication. Attention quand même : en français, « il a dû » est ambigu (obligation ou déduction) ; en espagnol, *ha tenido que* penche nettement du côté de la déduction.

C'est ainsi que l'espagnol dit « la seule explication, c'est que… » : *ha tenido que ser* (ça a forcément été), *alguien ha tenido que hacerlo* (quelqu'un a forcément fait ça). Le pilote voit le pétrole brut, sait que la plateforme n'en

pompe plus depuis des années, et arrive à la seule conclusion possible : quelqu'un a forcément apporté ça jusqu'ici. Regarde le poids que portent ces trois petits mots — elle ne dit jamais *qui*. Seulement que quelqu'un, **forcément**.

Résumé : Avant l'aube, des hurlements réveillent Serrano : Dani a trouvé Marco — le grand prisonnier silencieux de la cellule d'en face — mort dans sa couchette, la bouche grande ouverte, un mince filet noir courant de sa gorge jusqu'au siphon de la cellule. Dani a entendu son ronflement s'arrêter, tout simplement ; la peau est encore chaude. La cellule est restée fermée toute la nuit, le registre de la salle de contrôle n'indique aucune ouverture, et la salle de contrôle elle-même ne s'ouvre qu'avec deux clés — celle de Serrano et celle du gardien de nuit. Le pilote examine le filet noir et le nomme : pétrole brut ; Serrano admet que la tache de l'escalier avait la même apparence ; et comme la plateforme ne pompe plus de pétrole depuis des années, elle conclut à voix haute que

quelqu'un a forcément apporté ça. Le couloir explose — un prisonnier jure que personne n'est entré dans la cellule, un autre accuse les gardiens et leurs clés, un troisième accuse le pilote, que Serrano défend sans détour. Refusant de punir quelqu'un au hasard, Serrano ordonne un comptage, un examen du registre et le récit de la nuit de chaque gardien, la sienne comprise — et le comptage revient sans personne de manquant, ce qui est la pire réponse de toutes. Ce matin-là, pour la première fois en vingt ans, il tourne la clé dans sa propre porte.

Capítulo 5 — ¿Quién ha sido?

Por la mañana, con todo ya escrito en su libreta, Serrano manda subir el cuerpo de Marco a la enfermería. El miedo se queda.

La tormenta sigue fuera, fuerte, sin parar. Dentro, nadie duerme. Los presos están despiertos detrás de los barrotes, hablando en voz baja. Después, no tan baja.

Serrano camina el pasillo como en una ronda que ya no sirve. Los guardias van de un lado a otro, nerviosos, con las manos en sus cinturones[1]. Son cinco o seis en este piso, y de repente parecen muy pocos. El turno viejo duerme arriba. No van a bajar.

—Ha sido uno de vosotros —dice una voz, fuerte, desde una celda—. Aquí dentro hay un asesino, y es uno de vosotros.

Es un hombre grande, de voz ronca[2]. Los otros lo llaman el Gallo[3]. Habla fuerte, como un hombre que nunca pide permiso.

Serrano conoce su expediente. Atracos[4]. Golpes. Nada de secretos: todo de frente, todo a la luz. Un hombre que no tiene miedo, en un pasillo lleno de miedo.

—¿Y tú cómo lo sabes? —le contesta otro preso—. A lo mejor has sido tú.

—¿Yo? No —dice el Gallo, tranquilo—. Si yo te quiero muerto, ya estás muerto. No en secreto, de noche. De frente. —Y se ríe.

Nadie más se ríe.

—¡Nos tenéis aquí como animales! —grita alguien—. ¡Encerrados[5], sin poder movernos, mientras un loco nos mata uno por uno!

—¡Sacadnos de aquí!

—¡Abrid las celdas!

—¡Y encerradlos a ellos también! ¡Los guardias tienen las llaves!

Serrano levanta la mano, como en la madrugada. Esta vez el ruido tarda más en bajar.

—Nadie sale hoy —dice—. Lo siento. Es lo más seguro para todos.

—¿Seguro? —dice el Gallo—. Marco estaba encerrado, director. La celda cerrada lo mató igual.

Serrano no tiene respuesta para eso. Tampoco miente:

—La tormenta va a pasar. La radio va a volver. Y entonces esto lo investiga la policía, en tierra.

—La mañana está muy lejos —dice el Gallo.

Y sonríe. No es una sonrisa de enfado. Es la sonrisa de un hombre que tiene tiempo.

En una celda, un preso flaco[6] empieza a temblar y a llorar.

—Yo no he hecho nada —dice, una y otra vez —. Yo no he sido. Por favor. Yo solo quiero salir de aquí.

Nadie lo escucha.

En la celda de al lado hay un hombre delgado, de ojos fríos. Los presos lo llaman el Zurdo[7]. No grita como los demás. Solo mira, callado, y cuando habla, su voz es baja y fea:

—Cállate ya. Si sigues llorando así, a lo mejor el próximo eres tú.

El preso flaco se calla, blanco de miedo.

Serrano mira al Zurdo un momento largo. El Zurdo le devuelve la mirada, sin parpadear[8], mucho tiempo. No pide nada. No quiere nada. Solo mira.

Veinte años de trabajo le han enseñado a Serrano esta diferencia: el Gallo es peligroso cuando gana algo. El Zurdo es peligroso porque sí.

La piloto es la única, con los guardias, que puede moverse libre. No se queda quieta: camina despacio por el pasillo, repartiendo[9] agua y algo de comida.

Delante de una celda, una mano sale entre los barrotes y le agarra la muñeca[10]. Serrano da un paso. No hace falta. Alma no grita, no tira: se queda quieta y mira al preso a los ojos, hasta que él abre la mano.

—Tú llegaste ayer —dice el preso, bajo.

Alma recoge el vaso del suelo y sigue a la siguiente celda, con la misma cara tranquila.

Lee el pasillo como un piloto lee un tablero[11], piensa Serrano. El Gallo quiere mandar[12]. El Zurdo es peligroso de verdad. Y el preso flaco va a hacer cualquier cosa para salvarse. Los mismos nombres que él tiene en su libreta.

Cuando ella pasa cerca, Serrano le habla en voz baja:

—¿Cómo está el chaval[13]?

—Asustado. Como todos. —Alma lo mira—. ¿Usted duerme, director?

—Hoy no.

A mediodía, Serrano sube un momento a su oficina. La caja con el lazo rojo sigue en el estante. El regalo para su mujer. La mira un minuto entero, de pie, sin tocarla.

En su libreta, el nombre del guardia de la noche sigue sin tachar. Cada guardia dice que estaba con otro guardia. Eso no prueba nada.

Después baja otra vez al pasillo.

Al final del día, el Gallo lo llama desde su celda. Habla bajo, solo para él, casi amable:

—Usted es blando, director. Todos lo sabemos. No es un insulto: es lo único bueno que tiene esta plataforma.

Serrano no contesta. Sigue caminando. Solo al final del pasillo se da cuenta: lleva la mano cerrada, con las uñas en la palma.

Fuera empieza a oscurecer otra vez. Otra noche. Los guardias encienden sus linternas. Los presos se quedan en silencio, uno por uno, cada uno con su miedo.

Serrano sube a su cuarto, mira la llave en la cerradura, y esta vez no espera: le da la vuelta de una vez.

Piensa en la frase del Gallo. La mañana está muy lejos.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
el cinturón	la ceinture
ronco/a	rauque / éraillé (voix) *(cf.* roncar — *ch. 4)*
el gallo	le coq (aussi un surnom)
el atraco	le braquage / le hold-up
encerrado/a	enfermé / bouclé
flaco/a	maigre
zurdo/a	gaucher / gauchère (aussi un surnom)
parpadear	cligner des yeux
repartir	distribuer
la muñeca	le poignet
el tablero	le tableau de bord

ESPAÑOL	FRANÇAIS
mandar	commander / donner les ordres
el chaval	le gamin / le jeune (Espagne)

Note de grammaire — *vosotros* : le « vous » pluriel de l'Espagne.

Le français a un seul *vous* qui fait deux métiers : le vouvoiement poli d'une personne, et le pluriel de *tu*. L'espagnol sépare les deux, et l'Espagne garde une forme que beaucoup de cours sautent. Quand un Espagnol s'adresse à **plusieurs personnes** de manière ordinaire, quotidienne — des amis, des collègues, les gens qu'il voit tous les jours, et tous ceux à qui il crierait dessus — il emploie ***vosotros***. C'est le **pluriel de *tú*** : le « vous » qu'on emploie quand on tutoie chacun. En Amérique latine cette forme n'existe pas : on y dit *ustedes* pour tout le monde.

À l'impératif, *vosotros* est facile : **prends l'infinitif et remplace le -r final par un -d.**

sacar → **sacad** · *abrir* → **abrid** · *encerrar* → **encerrad** · *correr* → **corred**

C'est exactement ce que fait le couloir quand il se retourne contre les gardiens : *« ¡**Sacadnos** de aquí! »*, *« ¡**Abrid** las celdas! »*, *« ¡**Encerradlos** a ellos también! »* Et el Gallo attaque par *« Ha sido uno de **vosotros** »* — *l'un de vous autres*, les gardiens. Si tu avais appris l'espagnol en Amérique latine, tu attendrais ici *sáquennos*, *abran*, *ustedes*.

⚠ L'Espagne garde **les deux** pluriels, et la différence tient à qui l'on parle — c'est la même distance que le français met entre *tu* et *vous*, mais au pluriel. Au chapitre 1, Alma dit à ses passagers *« **Pónganse** el cinturón »* : des inconnus, poliment, donc *ustedes*. Ici, les hommes crient sur des gardiens qu'ils voient tous les jours, donc *vosotros*. Même idée, deux températures.

Résumé : Le matin qui suit la mort de Marco, Serrano — qui a déjà tout consigné dans son carnet — fait transporter le corps à l'infirmerie, mais la peur reste. Un prisonnier grand et bruyant, surnommé el Gallo, des braquages à main armée dans son dossier, crie aux gardiens que le tueur est l'un d'eux ; quand un autre prisonnier retourne l'accusation contre lui, il

répond en riant que s'il voulait la mort d'un homme, ce serait face à face, pas dans le noir. Le couloir exige d'être libéré — et que les gardiens soient enfermés à leur tour, puisque ce sont eux qui ont les clés — mais Serrano refuse d'ouvrir les cellules, et à sa promesse honnête d'une police venue du continent el Gallo répond que « le matin est encore loin ». Un prisonnier froid et silencieux, el Zurdo, menace sans un mot un homme maigre et terrifié ; une main jaillit entre les barreaux et saisit le poignet du pilote pendant qu'elle distribue l'eau, et elle se dégage sans un mot et continue, le visage aussi calme qu'avant. Dans son carnet, le nom du gardien de nuit n'est toujours pas rayé — chaque gardien répond d'un autre gardien, ce qui ne prouve rien. À la fin de la journée, el Gallo appelle Serrano et lui dit, presque gentiment, que tout le monde sait qu'il est trop mou, et que c'est la seule bonne chose sur cette plateforme ; Serrano s'éloigne et ne remarque qu'au bout du couloir que ses ongles sont enfoncés dans sa paume. À la tombée de la nuit, il ferme sa porte à clé sans hésiter.

Capítulo 6 — Las puertas

El grito llega antes de la luz del día.

Es el preso flaco. Está pegado a los barrotes, lo más lejos posible de su litera. Grita y señala[1] el suelo.

—¡Ha estado aquí! ¡Ha entrado en mi celda! ¡Ha estado aquí dentro!

Serrano llega corriendo. En el suelo de la celda, junto al desagüe, hay una mancha negra. Pequeña. Brillante. Espesa. El rastro[2] de algo que pasó por ahí durante la noche.

—Me he despertado y la he visto —dice el flaco. Le tiembla toda la cara—. Ha entrado mientras yo dormía. Como con Marco. Ha entrado, me ha mirado, y se ha ido. Grité. Grité y encendí la luz.

La celda está cerrada. Siempre estuvo cerrada.

El pasillo entero está despierto, y nadie grita de enfado. Es otra cosa. Un hombre llora con la manta en la cabeza. Otro reza en voz alta. Otro repite, bajito: aquí no, aquí no, aquí no.

Serrano mira la mancha mucho tiempo.

Grasa no, piensa. Ya no.

El miedo de la mañana no baja. Sube.

Los presos ya no piden salir. Ruegan[3]. Hombres duros pegan la cara a los barrotes y hablan con Serrano como niños:

—Director, por favor. Aquí dentro no. Encerrado no.

—La celda no me deja correr, director. Si viene a por mí, no puedo ni correr.

Dani no dice nada. Está sentado en su celda, muy pequeño entre los barrotes.

Serrano manda sacar las escopetas[4] del armario cerrado de arriba. Es la primera vez en veinte años. Los guardias las reparten con manos nerviosas; el guardia joven abraza la suya contra el pecho[5] como un salvavidas.

El Gallo no grita. Está sentado en su litera y mira a Serrano pasar. No pide nada. Eso es nuevo.

A mediodía sube a su oficina. La tormenta sigue, más cansada. La radio sigue muerta.

Piensa despacio, con orden.

Las celdas no protegen a nadie. Marco murió encerrado. Una celda cerrada ya no es una celda. Es una fila[6]. El que mata solo tiene que elegir el número. ¿Sacarlos de cinco en cinco? Con cinco guardias, es toda la noche. Y el que espera, sigue en la fila.

Un director duro los deja dentro. Otros directores son más duros. Él no es así.

Baja al pasillo. Encuentra a la piloto cerca de su cuarto.

—Voy a abrir las celdas —le dice, en voz baja —. Los guardias van a estar en el pasillo, y el comedor abierto, con luz. Nadie puede salir de la plataforma; el mar se encarga[7] de eso. Pero nadie se queda solo en una caja, esperando su turno.

Alma lo mira un momento largo.

—¿Está seguro?

—No —dice Serrano—. Pero es lo correcto. Quédese en su cuarto y cierre con llave, por favor.

Le pide su llave al guardia de la noche. El guardia se la da sin decir nada. Hacen falta las dos.

Serrano abre el cuarto de control con las dos llaves, como hace veinte años. El botón del sistema de celdas es grande y gris, con una tapa[8] de plástico.

Serrano levanta la tapa.

El Gallo dijo lo mismo, piensa. Eso no lo hace mentira.

Piensa en Marco, con la boca abierta. En una fila de hombres esperando un número.

Abajo, los guardias ya están en el pasillo.

Aprieta el botón.

Lejos, se oyen las puertas: se abren todas juntas, con un golpe de metal que corre por toda la plataforma. Después, un silencio raro, que dura demasiado.

Y entonces, abajo, empiezan los pasos.

Son muchos, rápidos, seguros. Suben las escaleras como agua que sube. El ruido que sube ya no es miedo.

Serrano sale del cuarto de control y los ve venir por el pasillo: el Gallo delante, y detrás de él ocho, diez hombres, moviéndose juntos, cada uno a su sitio, como algo ensayado[9].

No es una pelea. Es demasiado rápido, demasiado ordenado para ser una pelea.

Y entonces Serrano ve lo único importante:

Nadie tiene miedo. Estos hombres no tienen miedo.

Lo sabían, piensa. Una idea fría, clara, inútil. No todos: estos diez, los que no rogaron. Esperaban las puertas. Por eso el Gallo no pedía nada.

Yo he abierto la puerta. Yo mismo.

Abajo suena una escopeta, una sola vez, hacia arriba, contra el techo. Botas en las escaleras. Dos guardias pasan corriendo detrás del Gallo,

hacia el helipuerto, con las escopetas. Nadie los detiene. Nadie los mira. Nadie dispara[10] a nadie. Solo corren.

—Director —dice el Gallo.

Está cerca. Tranquilo. No sonríe. Respira despacio, como un hombre que llega a tiempo a una cita[11]. Algo le brilla en la mano: un hierro limado, con punta.

—De frente —dice el Gallo—. Como le dije.

No corre. Da un paso y mete el brazo, rápido, dos veces, casi sin ruido.

Serrano no siente dolor. Siente frío, y algo caliente que baja por la camisa, y después el suelo contra la espalda. Qué raro, piensa. El techo. Veinte años y nunca miró este techo.

Encima de él, la luz de la linterna. Alrededor, pasos que corren a todas partes. Muy lejos, la voz del Gallo, tranquila, mandando: el control es nuestro, las escaleras, la cocina.

Serrano piensa en una caja con un lazo rojo, en el estante de su oficina. Alguien la va a encontrar. Alguien se la va a llevar a su mujer. El regalo verdadero se queda aquí.

La luz de la linterna se hace pequeña, como la luz de un barco que se va.

Después, todo es negro.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
señalar	montrer du doigt / désigner
el rastro	la trace / la piste
rogar	supplier
la escopeta	le fusil (de chasse)
el pecho	la poitrine
la fila	la file / la queue
encargarse (de)	s'occuper (de)
la tapa	le couvercle
ensayado/a	répété / préparé à l'avance
disparar	tirer (avec une arme)
la cita	le rendez-vous

Note de grammaire — *se abren*, *se fue* (le petit mot *se*).

Tu as déjà vu ***se*** faire plusieurs métiers, et ce chapitre en emploie deux grands. Bonne nouvelle : c'est presque toujours le *se* du français.

D'abord, les choses qui arrivent **toutes seules** : *las puertas **se abren** todas juntas* — « les portes **s'ouvrent**, toutes en même temps » (personne n'est nommé pour les ouvrir ; elles s'ouvrent). *La luz **se hace** pequeña* — « la lumière **se fait** petite ». Exactement comme *la porte s'ouvre, la nuit se fait* en français.

Ensuite, *se* se colle à certains verbes pour ajouter l'idée de **s'en aller** : *ir*, c'est « aller », mais *irse*, c'est « s'en aller, partir » — *ha entrado, me ha mirado, y **se ha ido*** — « c'est entré, ça m'a regardé, et **c'est reparti** ». Là aussi le français fait la même paire : *aller / s'en aller*.

Attention à un seul écart : l'espagnol met *se* dans beaucoup de cas où le français ne met rien du tout (*caerse*, tomber ; *quedarse*, rester). À ce niveau, tu n'as pas besoin d'analyser *se* —

remarque simplement à quelle fréquence l'espagnol l'emploie. Quand tu vois *se* + verbe, demande-toi : est-ce que quelque chose se fait tout seul, ou est-ce que quelque chose s'en va ?

Résumé : Avant le jour, le prisonnier maigre se réveille en hurlant : quelque chose est entré dans sa cellule fermée pendant la nuit — à côté du siphon il y a une petite tache noire — et il a survécu parce qu'il a crié et allumé la lumière. Au matin, la colère du couloir est devenue une terreur nue, des durs suppliant qu'on ne les laisse pas enfermés, et Serrano fait descendre les fusils pour la première fois en vingt ans. Il raisonne lentement : les cellules ne protègent personne — Marco est mort enfermé — donc une cellule fermée n'est qu'une place dans une file, et sortir les hommes cinq par cinq prendrait toute la nuit. Il expose son plan au pilote — les gardiens dans le couloir, le réfectoire ouvert et éclairé, tout le monde ensemble — lui demande de s'enfermer dans sa chambre, emprunte la clé du gardien de nuit parce que la salle de contrôle en exige deux, et appuie sur le bouton qui ouvre toutes les

cellules d'un coup. Après un silence étrange qui dure trop longtemps viennent des pas : el Gallo en tête de dix hommes qui avancent comme une chose répétée d'avance, et Serrano comprend — ces dix-là, ceux qui n'ont jamais supplié, attendaient que les portes s'ouvrent, et c'est lui qui les a ouvertes. Les gardiens courent vers l'hélisurface avec les fusils et tirent une fois dans le plafond ; el Gallo, qui ne sourit plus, rejoint Serrano avec une barre de fer aiguisée à la main — « Face à face, comme je te l'avais dit » — et l'enfonce deux fois, très vite. Sur le dos, Serrano regarde un plafond qu'il n'a jamais regardé une seule fois, pense à la boîte au nœud rouge sur l'étagère de son bureau : quelqu'un la trouvera, quelqu'un la portera à sa femme — et le vrai cadeau, lui, reste ici avec lui. Puis tout devient noir.

Capítulo 7 — Los que se van

Alma está sentada en el suelo de su cuarto, con la espalda contra la cama, mirando la puerta.

Fuera, la plataforma se rompe en sonidos.

Primero fue el golpe de metal, largo, corriendo por todo el edificio: todas las puertas a la vez. Después un silencio que no le gustó. Después pasos, muchos, y gritos, y un disparo[1] que la hizo saltar. Ahora hay botas que corren por el pasillo, y voces que ella no conoce, riendo.

Alma respira como le enseñaron a respirar antes de un vuelo difícil. Cuatro segundos dentro. Cuatro fuera. Cuenta.

El picaporte[2] de la puerta se mueve. Una vez. Dos.

Alma no respira.

Las botas se van.

Piensa en el director, con su traje azul. *Quédese en su cuarto y cierre con llave, por favor.* Fue lo último que le dijo.

Mucho después —no sabe cuánto—, alguien llama a la puerta. Bajito.

—Alma. Alma, soy yo.

Dani.

El pasillo ya no es una prisión. Las celdas están abiertas, vacías. Hay hombres sentados en el suelo, sin hablar. El preso flaco llora en una esquina. Nadie lo calla: el Zurdo está de pie

junto a la escalera, mirando hacia arriba, quieto como un poste[3]. Alma lo mira como mira un tablero. No lee nada.

—No subas —dice Dani, en voz baja—. El director está arriba. No… no subas, Alma.

Alma se detiene.

—¿Está muerto?

Dani no contesta.

Algo frío y pesado se cierra en el pecho de Alma. Dos días conoció a ese hombre. El único en esta plataforma que llamaba a la puerta despacio, como pidiendo permiso. Le dijo: ¿está seguro? Y él dijo que no, y lo hizo igual.

Alma se queda quieta. Pone una mano en la pared fría. Cuatro dentro, empieza. Dos. En dos se rompe. El aire se le quiebra en la garganta, una vez, corto.

Los pilotos no lloran en vuelo, piensa. Qué estupidez. No está volando.

Dani le toca el brazo, sin hablar.

Pudo decir más.

—El Gallo lo ha matado —dice Dani—. Ven.

Desde la pasarela de fuera, Alma mira hacia abajo.

Muy abajo, casi en el agua, los hombres del Gallo bajan por la escalera exterior, rápido. El mar sube y baja contra las patas de hierro, blanco de espuma[4]. Las olas[5] lavan los últimos escalones: los hombres cruzan entre ola y ola, corriendo.

Llegan a la rampa[6] de las lanchas salvavidas. Las dos cápsulas naranjas cuelgan de sus rampas. Los hombres abren la primera y entran uno por uno. El último es el Gallo. En la puerta de la lancha se detiene y mira hacia arriba, hasta encontrar a Alma y a Dani en la pasarela. Un segundo. Como quien cuenta lo que deja. Después entra, y la puerta se cierra con un golpe seco.

Un momento después, la lancha naranja cae de frente al mar.

Al caer golpea la escalera exterior —un ruido de metal contra metal— y los últimos escalones se doblan, despacio, como papel mojado, y se sueltan detrás de ella. El agua explota en blanco. La lancha desaparece —Alma aprieta la barandilla[7]— y después sube, entera, flotando[8] como un corcho[9]. Encienden el motor. La lancha da la vuelta, pequeña y naranja entre las olas grises, y se va.

La máquina lo ha hecho todo bien, piensa Alma. La máquina no sabe a quién salva.

Los escalones no suben del agua. Los hombres pasaron. La escalera no.

Nadie dispara desde el helipuerto. Nadie grita. Los hombres que se quedan en la plataforma solo miran, en silencio.

Los peores, piensa Alma. Los peores se van primero.

El Zurdo también mira. No dice nada. Su cara no dice nada.

—Se han llevado una lancha —dice Dani, bajito —. Se han llevado una lancha y nos han dejado.

Queda una, piensa Alma.

Esa tarde, Alma baja con Dani hasta donde dicen que se puede. Quiere ver la lancha con sus ojos.

La escalera interior de abajo está rota: el mar le ha pegado toda la tormenta, y los últimos pisos son hierros de la estructura, doblados, y agua que sube y baja. La segunda lancha sigue en su rampa, naranja, entera, esperando. Alma la ve entre los huecos del metal. Está ahí. Está cerca.

Y no se puede llegar.

Fuera, donde bajaba la otra escalera, ya no hay escalera. Solo tornillos[10] y aire, y el mar abajo.

Dani le presta su linterna. Alma la baja por el hueco. Abajo, el agua se mueve. El agua del mar devuelve la luz. Esta agua no.

El mar es gris, piensa Alma. Esta es negra. Espesa.

Frío en la espalda. Sube rápido, sin saber por qué.

Por la noche, los que quedan se juntan en el comedor, con las luces encendidas. Nadie apaga la luz.

Nadie manda. Los guardias no bajan: alguien subió a gritarles, y nadie contestó. Dicen que están encerrados en el helipuerto, con las escopetas. El helicóptero sigue amarrado[11] allá arriba; con este viento, no vuela nadie. Los presos están abajo. Y en medio, una piloto y un chaval: Alma y Dani.

Quedan pocos. Quedan el Zurdo, y el flaco, y unos cinco más.

Nadie se sienta de espaldas a nadie. Queda un asesino, piensa Alma, y ve la misma idea en cada cara. El miedo también se quedó.

Piensa en Emilio. Cuando ella llega tarde, él espera pegado al cristal[12] de la ventana; el cristal queda con la marca de su nariz. Tres noches ya. *Nos vemos esta noche*, le dijo. Ya nadie espera en el cristal.

Aguanta, se dice. Cuenta y respira. Aguanta.

Fuera, la tormenta se está cansando. Dentro, muy abajo, algo cruje en la escalera rota, despacio, como un peso[13] que cambia de sitio.

Nadie baja a ver.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
el disparo	le coup de feu
el picaporte	la poignée de porte / le loquet
el poste	le poteau / le mât
la espuma	l'écume / la mousse
la ola	la vague
la rampa	la rampe
la barandilla	la rambarde / la main courante
flotar	flotter
el corcho	le bouchon (de liège)

ESPAÑOL	FRANÇAIS
el tornillo	la vis / le boulon
amarrado/a	amarré(e) / arrimé(e)
el cristal	la vitre / le carreau (Espagne)
el peso	le poids

Note de grammaire — *quedar* et *quedarse* (rester au sens de « il en reste » et de « demeurer »).

Un seul petit verbe porte tout ce chapitre. ***Quedar*** = ce qu'il *reste* : *queda una* — « il en reste un » (un canot) ; *quedan pocos* — « il en reste peu ». ***Quedarse*** (avec *se*) = *rester* sur place : *los hombres que se quedan en la plataforma* — « les hommes qui restent sur la plateforme », ceux qui regardent partir le canot. En français, tu as bien le verbe *rester* pour les deux, mais tu changes de tournure : *il reste* (impersonnel) d'un côté, *ils restent* (personnel) de l'autre. L'espagnol, lui, marque la différence avec le petit *se* : sans *se*, on compte ; avec *se*, quelqu'un demeure. Quand tu entends *¿qué queda?* («

qu'est-ce qu'il reste ? »), tu entends la question la plus triste de la langue. Compte le nombre de fois où ce chapitre compte ce qui *queda*.

Résumé : Enfermée dans sa chambre, Alma écoute la plateforme changer de mains — toutes les portes d'un coup, un coup de feu, des bottes qui courent, une main qui essaie sa poignée — jusqu'à ce que Dani vienne la chercher. Les cellules sont ouvertes, le directeur est mort à l'étage, et Dani refuse de la laisser monter ; elle se souvient de l'homme qui a frappé doucement, comme s'il demandait la permission — et sa respiration de pilote en quatre temps casse à deux, le seul sanglot qu'elle s'autorise avant que Dani lui touche le bras. Depuis la coursive extérieure, Dani et elle regardent les hommes d'el Gallo traverser l'escalier extérieur balayé par les vagues et prendre l'un des deux canots de sauvetage orange — el Gallo s'arrêtant à l'écoutille pour lever les yeux vers elle et vers Dani une seconde, comme un homme qui compte ce qu'il laisse — et le canot tombe nez en avant, remonte entier comme un bouchon, et

s'éloigne au moteur pendant que tous ceux qui restent regardent en silence. En descendant, le canot heurte l'escalier extérieur et replie les dernières marches dans la mer derrière lui. Cet après-midi-là, Alma descend aussi bas qu'on peut descendre : l'escalier intérieur n'est plus que du fer tordu par la tempête et de l'eau qui monte, le second canot est tout près, entier, inaccessible, et là où pendait l'escalier extérieur il n'y a plus que des boulons et du vide — et quand elle abaisse la torche de Dani, la mer lui rend la lumière, mais l'eau noire et épaisse tout au fond, non. Cette nuit-là, les rares survivants laissent allumées les lumières du réfectoire et personne ne s'assoit dos à quelqu'un : les gardiens ne répondent pas depuis l'héliport, l'hélicoptère est arrimé contre le vent, et Alma voit sa propre pensée — un tueur est resté — sur tous les visages. Trois nuits après avoir promis à Emilio — qui attend collé à la vitre quand elle est en retard, et y laisse la petite marque de son nez — qu'elle rentrerait, Alma se dit de tenir bon — et personne ne descend voir ce qui craque, lentement, comme un poids qui se déplace, dans l'escalier brisé, en bas.

Capítulo 8 — Los que se quedan

Esa misma noche, ya tarde, el comedor huele a café frío.

La tormenta empuja fuera, más cansada. Dentro, nadie duerme y nadie habla. Los que quedan comen pan duro en silencio, y entre ellos y Alma hay un espacio vacío que nadie cruza.

El Zurdo deja su taza en la mesa.

—¿Y ella qué?

Todos la miran. Alma siente el peso de los ojos. No baja la vista.

—Ella no es de los nuestros —dice un preso—. Es de la empresa. Como los guardias.

—Los guardias están arriba, con sus escopetas —dice otro—. ¿Y ella por qué está aquí abajo, con nosotros?

—Los muertos empezaron cuando ella llegó —dice el primero, más bajo.

Nadie contesta.

Alma lee las caras como lee un tablero. El Zurdo: nada. El preso flaco: miedo, como siempre. Dani: Dani ya está de pie.

—Ella no tiene la culpa[1] de nada —dice—. Yo la conozco desde antes. Viene cada mes. Reparte agua. Yo la conozco.

—Sabemos lo que hace un asesino —dice el Zurdo, en voz baja—. Espera.

Frío en la espalda de Alma. Habla una sola vez, con la voz plana de la cabina:

—Yo solo quiero volver a mi casa. Igual que todos.

—Además es piloto —dice Dani—. La única. La tormenta va a pasar. Y ese día, ¿quién va a volar? ¿Tú?

—El helicóptero está arriba —dice un preso—. Con los guardias.

—Los guardias no vuelan —dice Dani—. Ella sí.

—Arriba ya han subido a gritarles —dice el preso flaco—. Tienen las escopetas y no abren.

Nadie tiene respuesta para eso.

El Zurdo mira a Alma mucho tiempo, sin parpadear. Después mira el techo, como quien hace una cuenta.

—Se queda —dice—. Por ahora. Allí arriba no hay comida. Y el viento se va a cansar. Esperamos.

Nadie discute. *Por ahora* se queda en el aire, con su puerta abierta.

Los cuartos de los guardias están al final del pasillo, detrás del comedor: una sola entrada, camas con colchones[2], y comida en los estantes: café, latas[3], galletas. Se cambian allí esa misma noche.

Hacen guardia[4] por turnos: dos despiertos junto a la puerta, los demás duermen. Nadie pregunta guardia contra qué.

En la oficina hay un teléfono gris en la pared, con cables. Alma lo levanta: nada, ni un ruido. Lo deja.

También encuentra un registro. Fechas, nombres, notas cortas, todo en orden. Al final de cada página, una firma[5] pequeña: la letra[6] del director. Problemas pequeños, soluciones pequeñas, veinte años. La última línea es del día que llegó la tormenta: *Tormenta. Cerramos todo. Sin novedad*[7].

Sin novedad, piensa Alma.

Cierra el registro despacio, con las dos manos.

Después, en la oscuridad, Alma no duerme.

Está más segura aquí, con la puerta cerrada y una silla contra el picaporte. Eso dice su cabeza. Pero Marco murió detrás de una puerta

cerrada. Y a tres metros de ella duermen hombres que vieron morir al director y no hicieron nada.

Queda un asesino. Ya nadie lo dice en voz alta — y algunos, cuando lo piensan, la miran a ella.

En el baño hay un desagüe en el suelo. Alma lo mira dos veces antes de apagar la luz. No sabe por qué.

———————

Dani tampoco duerme. Se sienta junto a ella, con la espalda en la pared.

—¿Tienes miedo? —pregunta, bajito.

—Sí —dice Alma.

Es la primera vez que lo dice en voz alta.

—Menos mal —dice Dani—. Pensaba que era el único.

Alma busca en su cazadora y saca la última tableta[8] de chocolate. La lleva encima desde que llegó, sin saber para qué. Para esto, a lo mejor.

La quiere partir[9] en dos. Le tiemblan las manos. La tableta no se parte entre sus dedos.

Puede volar un helicóptero con tormenta. No puede partir un chocolate.

Dani coge la tableta sin decir nada, la parte en dos, y le da la mitad grande.

Comen despacio, a oscuras. El chocolate sabe a otra vida.

A Emilio le gusta el chocolate con cacahuete[10], piensa Alma. Esconde los papeles del chocolate debajo del sofá, como un secreto malo.

—Un día de estos vamos a llegar a tierra —dice —. Y te voy a comprar una caja entera.

—¿De las grandes?

—De las grandes.

Dani dobla el papel del chocolate y lo guarda en su bolsillo[11].

—Para no olvidar la caja —dice.

A Alma le toca la última guardia, antes del amanecer[12].

Le toca con el preso flaco. El flaco no mira el pasillo. La mira a ella, desde su silla, sin hablar.

La tormenta ya no grita. Solo empuja, cansada, contra las paredes. La puerta tiene una ventana pequeña de cristal, a la altura de la cara. Del otro lado, el pasillo se ve vacío, con su luz blanca de siempre.

Nada se mueve.

Y entonces, al fondo, en el suelo, algo brilla.

Desde aquí es solo eso: un brillo. Una línea que la luz encuentra. No se ve más.

Agua, piensa. La tormenta ha metido agua por todas partes.

Por un segundo piensa en el agua de abajo, la que no devuelve la luz. No, se dice. Eso está lejos.

El brillo es delgado y largo, y avanza despacio, como avanza el agua: buscando el punto más bajo.

Alma enrolla[13] una toalla[14] y la pone contra la puerta, abajo, bien apretada. Contra el agua.

El flaco la mira hacer. No pregunta. Ella no explica.

Después vuelve a la ventana y mira el pasillo hasta la mañana.

Es agua, se dice.

Casi se lo cree.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
la culpa (tener la culpa)	la faute (être fautif / être responsable)
el colchón	le matelas
la lata	la boîte (de conserve)
hacer guardia	monter la garde / faire le guet
la firma	la signature
la letra	l'écriture
sin novedad	rien à signaler
la tableta	la tablette (de chocolat)
partir	casser en deux / rompre
el cacahuete	la cacahuète
el bolsillo	la poche
el amanecer	l'aube / le lever du jour
enrollar	rouler / enrouler
la toalla	la serviette

Note de grammaire — *ir a* + verbe (le futur proche, que tu connais déjà).

Tu dis en français « la tempête **va passer** » : *aller* au présent + l'infinitif. L'espagnol construit exactement la même chose, mais ajoute un petit *a* au milieu : ***ir* + *a* + infinitif.** *La tormenta* ***va a pasar*** — « la tempête va passer ». *¿Quién* ***va a volar****?* — « qui va piloter ? » *Te* ***voy a comprar*** *una caja entera* — « je vais t'acheter une boîte entière ». Prends *ir* au présent — *voy, vas, va, vamos, van* — colle *a*, colle n'importe quel infinitif, et tu parles du futur sans apprendre une seule terminaison nouvelle. Le seul piège pour toi : ce *a* ne s'oublie jamais, alors qu'en français il n'y a rien entre *je vais* et *passer*. Compte les promesses que ce chapitre fait avec ces deux petits mots.

Résumé : Tard cette même nuit, devant un café froid, les prisonniers se retournent contre Alma : elle appartient à la compagnie — et pourtant elle est ici, en bas, avec eux, et pas en haut avec les gardiens — et les morts ont commencé le jour de son arrivée. Dani la défend avec l'argument pratique — c'est la seule pilote, et la tempête va passer — et quand quelqu'un objecte que les gardiens

tiennent l'héliport avec les fusils et n'ouvriront pas, el Zurdo tranche par un calcul froid : elle reste, « pour l'instant » ; il n'y a pas de nourriture là-haut, le vent va se fatiguer, on attend. Ils s'installent la nuit même dans les chambres des gardiens derrière le réfectoire — une seule entrée, des matelas, des conserves — et montent la garde à tour de rôle ; dans le bureau, Alma trouve le registre de service, vingt ans de petits incidents sous la signature nette du directeur, qui s'arrête le jour de la tempête sur « Tempête. On ferme tout. Rien à signaler. » Derrière le même genre de porte fermée qui n'a pas sauvé Marco, elle reste éveillée en sachant que certains hommes se posent encore des questions sur elle ; Dani et elle s'avouent qu'ils ont peur, et quand ses mains tremblent trop pour casser sa dernière tablette de chocolat, il la casse pour elle, lui donne la plus grosse moitié, et met le papier dans sa poche en gage de la boîte entière qu'elle lui a promise à terre. Pendant la garde de l'aube — le prisonnier maigre la surveillant, elle, au lieu du couloir — elle voit quelque chose de long et de fin qui brille tout au bout du couloir, qui approche lentement, et elle

roule une serviette au bas de la porte contre l'eau de la tempête. Elle arrive presque à croire que c'est bien ça.

Capítulo 9 — La noche larga

Por la mañana, el flaco levanta la toalla de la puerta y grita.

La toalla tiene una mancha negra. No es grande. No está seca: se pega.

—Ha estado aquí —dice el flaco. Le tiembla la voz—. Esta noche. Ha estado en nuestra puerta.

Todos miran la toalla. Después miran a Alma.

—Vi agua antes del amanecer —dice ella, con la voz plana—. Puse la toalla y vigilé[1] la puerta hasta la mañana. No entró nada.

—Es verdad —dice el flaco, a todos—. Ella no abrió la puerta. Y yo tampoco.

—¿Y cómo era el agua? —pregunta un preso.

—Brillaba. Estaba lejos. No la vi bien.

—¿Y por qué no despertaste a nadie?

—Porque era agua —dice Alma.

El silencio dura un poco de más.

Nadie quiere tocar la toalla. Un preso trae la escoba[2]; otro se pone junto a la puerta, listo para cerrarla. El flaco quita la silla del picaporte, abre la puerta solo un poco, y tira la toalla al pasillo.

Por ese hueco, medio segundo, todos lo ven: en el suelo, un rastro delgado baja por el pasillo y se pierde en la esquina.

El flaco cierra de golpe y pone la silla otra vez. Se lava las manos dos veces.

No era agua, piensa Alma. Ya lo sabía a las cinco de la mañana.

No lo dice.

El miedo llena el cuarto como un gas.

Nadie manda, piensa Alma. El Zurdo habla desde su silla y todos se vuelven.

—Somos nueve —dice, despacio—. Y uno de nosotros mata. Pensad. De los que quedamos, ¿quién ha matado ya a un hombre?

El silencio es una respuesta. Todos miran a Dani.

—El crío[3] —dice el Zurdo—. Ha matado a un hombre. Lo sabe toda la plataforma.

—Fue un robo[4] —dice Dani. Está blanco—. Fue… yo no soy eso.

—Eso dicen todos —dice un preso.

—Hay que subir otra vez —dice otro—. Con los guardias.

—Ya he subido yo —dice el flaco—. No abren. No van a abrir.

—Yo no duermo con él dentro —dice otro.

Uno se pone de pie. Después otro.

—Fuera —dice un tercero—. ¡El crío fuera!

—Vamos a votar[5] —dice el primero—. Gana la mayoría[6].

Ahora están todos de pie, uno junto al otro. Una fila. La fila camina un paso, y entre ellos y la puerta solo queda Dani.

El Zurdo no se levanta. Mira, desde su silla.

Dani no ruega. Solo busca a Alma con los ojos. En este momento parece de quince años.

Fuera está lo que dejó ese rastro.

Alma se pone de pie. Las piernas le tiemblan. Da el paso de todas formas y se pone de espaldas a la puerta: entre el pasillo y Dani.

—Ha estado a dos metros de vosotros toda la noche —dice—. Yo hice la última guardia. No se movió. ¿Eso lo hace culpable[7]?

—Ya lo hizo una vez —dice el Zurdo.

—Entonces yo también voto —dice Alma—. Y voto esto: si él sale, yo salgo con él.

El cuarto se queda quieto.

Una piloto no apuesta[8] su nave[9], piensa Alma. Acaba de apostarla.

El Zurdo la mira mucho tiempo, sin parpadear. La está midiendo[10], piensa Alma.

Después mira el techo, como la otra vez. Sin piloto no hay vuelo.

—Se queda —dice—. Pero ella responde por[11] él. Los dos hacen las guardias de la noche. Todas.

No es un favor, piensa Alma. Es un precio.

—Entonces votamos sin ella —dice el primero.

El Zurdo vuelve la cabeza, despacio, y lo mira. Nada más.

El preso se sienta.

La fila se deshace, hombre por hombre, sin mirar a nadie.

Dani respira otra vez.

Alma no.

Esa noche, en la guardia, Dani habla mirando la ventana de la puerta.

—Es verdad, ¿sabes? Lo que ha dicho el Zurdo.

Alma espera.

—Fue un robo. Una tienda de la esquina, de noche. Éramos dos: yo llevé la pistola[12], el otro la usó. El señor no se quedó quieto y… —Se mira las manos—. Yo no disparé. Pero yo llevé la pistola. Es lo mismo. Tenía diecinueve años. No me acuerdo del ruido. Me acuerdo de la cara.

Se queda callado. El viento empuja la pared, una vez, y se cansa.

Alma no dice nada. Le pasa la mitad de su café.

Después saca una foto de su cazadora. La foto del tablero: nunca la deja en el helicóptero. Emilio, de frente, serio, con un diente menos. Jimena detrás, riéndose de algo que ya nadie sabe.

—El serio es Emilio —dice Alma—. La que se ríe es Jimena.

Dani dice que sí con la cabeza, despacio, dos veces. Aprende los nombres.

—Cuatro noches —dice Alma—. Emilio cuenta las noches. Cuando llego tarde, él…

No termina.

—Vas a llegar —dice Dani.

Lo dice bajito y rápido, sin mirar.

Fuera, la tormenta ya casi no grita. Empuja todavía, como un animal cansado, entre pausas largas.

Un día de estos el cielo va a abrir, piensa Alma. Y ese día todos van a mirar el helicóptero.

Y después la van a mirar a ella.

Al otro lado del cuarto, el Zurdo está despierto en su colchón. No se mueve como se mueve alguien dormido.

Alma aprieta la foto en el bolsillo. Piensa en el helicóptero, amarrado allá arriba. Su nave. Su salida. Su problema.

La tormenta se está acabando, piensa. Y por primera vez en su vida, eso le da miedo.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
vigilar	surveiller / garder un œil sur
la escoba	le balai
el crío	le gamin / le gosse (Espagne)
el robo	le vol / le braquage
votar	voter
la mayoría	la majorité
culpable	coupable
apostar	parier / miser
la nave	l'appareil (le mot d'une pilote pour sa machine)
medir (a alguien)	jauger (quelqu'un)
responder por (alguien)	répondre de (quelqu'un)
la pistola	le pistolet / l'arme

Note de grammaire — le passé qu'on raconte à voix haute (fue, se quedó, llevé).

Quand les hommes racontent ce qui s'est passé, tu entends le passé du récit espagnol, le *prétérit* : *« **Fue** un robo »* — « c'**était** un braquage

». *« El señor no **se quedó** quieto »* — « le monsieur n'est pas **resté** tranquille ». *« Yo **llevé** la pistola »* — « c'est moi qui **portais** l'arme ».

Attention au piège français. Ces formes ressemblent à ton passé simple (*il fut*, *il porta*) — et c'est bien le même temps — mais en français le passé simple est réservé à l'écrit littéraire : personne ne le dit à table. En espagnol, c'est l'inverse : le prétérit est le passé **parlé**, celui de tous les jours. Là où tu dirais « ça **a été** un braquage », l'Espagnol dit *fue*. Ne cherche donc pas un équivalent de registre — traduis simplement par ton passé composé.

Le récit de cette histoire, lui, reste au présent — c'est ce qui donne l'impression que tout arrive maintenant ; mais dès qu'un personnage raconte ce qui est déjà arrivé, le prétérit fait le travail : une terminaison (*-ó*, *-é*, *fue*) et l'événement est clos, terminé, fini.

Observe comment Dani change de temps. Pour ce soir, il dit *« Lo que **ha dicho** el Zurdo »* — aujourd'hui, encore avec nous : le parfait, exactement comme ton passé composé *« ce qu'a dit el Zurdo »*. Pour le braquage, il dit *« **Fue** un*

*robo… **Tenía** diecinueve años* » — clos, il y a des années : le prétérit. Tu n'as pas besoin de produire ces formes tout de suite. Remarque seulement : présent = maintenant ; prétérit = la chose qu'on ne peut plus défaire.

Résumé : Au matin, le prisonnier maigre soulève la serviette de la porte : une tache noire, petite et encore collante — et dans la demi-seconde où la porte s'entrouvre pour jeter la serviette dehors, tout le monde voit une traînée fine sur le sol du couloir, qui s'efface vers l'angle. Alma répète son histoire — de l'eau, avant l'aube — et survit aux questions qui suivent, y compris celle à laquelle elle ne peut pas bien répondre (pourquoi n'as-tu réveillé personne ?), sans dire qu'elle savait déjà que ce n'était pas de l'eau. La peur a besoin d'une cible et el Zurdo la vise : sur les neuf qui restent, seul Dani a tué un homme ; l'idée de remonter voir les gardiens est lancée puis meurt (ils n'ouvriront pas), et la salle se lève en une file qui pousse le garçon vers le couloir. Alma met son dos contre la porte sur des jambes qui tremblent et mise la seule chose pour laquelle ils ont besoin

d'elle — s'il sort, elle sort avec lui — et el Zurdo cède : Dani reste, elle répond de lui, et tous les deux prennent chaque garde de nuit ; un homme essaie de maintenir le vote en vie et el Zurdo y met fin d'un regard. Pendant la garde, Dani lui dit la vérité — ils étaient deux à braquer une épicerie de nuit, c'est lui qui portait l'arme, l'autre qui s'en est servi ; il n'a pas tiré, mais il la portait, et c'est pareil, dit-il — et elle répond avec la moitié de son café et la photo de cockpit qu'elle ne laisse jamais dans l'hélicoptère : Emilio, à qui il manque une dent, et Jimena qui rit ; quatre nuits maintenant, et Emilio compte les nuits. Dehors, la tempête est presque finie, et Alma comprend que c'est cela qu'elle craint désormais : quand le ciel s'ouvrira, tout le monde regardera l'hélicoptère, puis la regardera, elle.

Capítulo 10 — La llamada

Quinto día. El viento ya no pelea. Solo pasa, largo y gris, como un tren lejos.

Sin la tormenta, la plataforma tiene hambre. Quedan latas, pero no agua buena, y el café se acabó por la noche. Deciden ir al comedor a por más. Nadie va solo a ningún sitio: van seis, juntos, con Alma y Dani en medio.

En el pasillo, la mancha del rastro sigue ahí, seca. Nadie la pisa. Todos la miran sin mirarla.

El preso mayor, el del café, va delante, cantando bajito. Canta siempre cuando hace algo con las manos. Es su ruido.

La cocina es un cuarto pequeño, detrás del comedor, con su puerta estrecha[1]. Desde el comedor, esa puerta deja ver solo un trozo de pared. El preso mayor entra a por agua. Los demás juntan latas de los estantes.

Se oye el agua llenando una olla[2]. Un ruido normal.

Primero, el canto se calla.

Después: un golpe de ollas contra el suelo. Un ruido mojado, corto.

—¿Qué está pasando? —grita alguien.

Corren a la cocina. Tardan tres segundos, cuatro.

El preso mayor está en el suelo, lejos del agua, con las dos manos en la garganta. Tose[3] negro. Los ojos muy abiertos, buscando a los demás, sin entender.

Dani lo levanta de los hombros. No sirve de nada. Alma sabe qué hacer cuando un motor falla en el aire. Aquí no sabe nada.

Nadie estaba con él. Todos estaban fuera, a unos metros. Nadie vio nada.

Tarda muy poco. Alma cuenta los segundos sin querer.

Después, la cocina se queda en silencio. Nadie canta.

Lo tapan con una manta, ahí mismo, porque nadie quiere cargarlo. El que reza, reza más fuerte. Ya no baja la voz para nada.

—El agua —dice un preso—. Algo han puesto en el agua.

—No ha bebido nada —dice el flaco—. Estaba llenando la olla.

Un silencio corto.

—El café de anoche, entonces —dice otro—. Todos bebimos. Él lo hacía. Él lo probaba primero.

—Hay venenos[4] lentos —dice otro—. Tardan.

Veneno. Los ojos van de cara en cara: ¿quién tocó el agua? ¿Quién entró primero al comedor? Tiran el agua de la olla. Desde este momento, nadie come nada que otro tocó. Esa tarde, un preso abre su lata con sus propias manos, y otro lo mira abrirla. Nadie ofrece nada. Nadie pide nada.

—Las latas de la cocina —dice un preso. Nadie se mueve.

Alma vuelve a por ellas. Dos pasos, la puerta abierta a su espalda.

El fregadero está manchado de negro. Espeso, brillante. Y se está yendo: baja despacio por el desagüe, como agua cansada. Hacia abajo.

Abajo, piensa Alma. Al agua de abajo, la que no devuelve la luz.

Alma no toca nada. Cierra la puerta de la cocina con el pie.

Veneno, dicen todos.

No sabe qué piensa. No quiere saber.

Por la tarde, el flaco entra corriendo desde la oficina de al lado, con los ojos grandes. Es el que mira el teléfono: tres veces al día levanta el auricular[5], no oye nada, lo cuelga[6]. Nadie se lo dice.

—¡Hay señal[7]! ¡El teléfono tiene una raya de señal!

Sin tormenta, hay cielo, piensa Alma. Y con cielo, hay señal.

El teléfono es una caja gris con cables, pegada a la pared, muda[8] desde el primer día de la tormenta. Los ocho caben apenas en la oficina. Huele a sudor y a miedo. Gritan cosas que no ayudan: más fuerte, dile dónde estamos, dile cuántos somos. Alma marca[9] el número de la base: es la única que lo sabe de memoria[10].

Ruido. Y dentro del ruido, una voz, en trozos:

—…taforma seis… repita… no…

—¡Base Tarragona, plataforma seis! —Alma habla claro, despacio, como en un vuelo—. ¡Emergencia! ¡Hay muertos! ¡Manden ayuda! ¿Me copian?

—…copio… seis… —Y ruido. Solo ruido.

—¿Han oído? —pregunta un preso—. ¿Han oído o no?

—No lo sé —dice Alma.

Marca otra vez. Nada. Otra vez. La raya sube y baja, sube y baja.

—La señal se está yendo —dice el flaco.

Alma mira el teléfono. Le queda una llamada, a lo mejor. Media.

Marca otro número. No lo piensa. Lo marca.

———————

—¿Qué número es ese? —dice un preso, y da un paso hacia ella.

—¿Mamá?

La voz de Emilio llega rota, en trozos, como por debajo del mar. El preso no da el segundo paso.

—¡Emilio! —Alma aprieta el auricular con las dos manos—. ¡Emilio, escúchame!

—…no te oigo… ¿Mamá?… Mamá Jimena dice que…

—¡Te quiero! ¡Voy a volver a casa! ¡Dile a mamá que voy a—!

El ruido se va. Todo el ruido, de un momento a otro.

La llamada se corta.

Un segundo antes había en el cuarto una voz de niño, preguntando por su madre, y todos la oyeron. Nadie mira a Alma. Hasta el que reza se queda callado.

—Se ha ido la señal —dice el flaco, bajito.

Alma marca otra vez. Nada. Marca diez veces. Nada.

—Va a volver —dice el flaco—. La señal va y viene. Va a volver.

Nadie le contesta.

El teléfono queda mudo. Ni ruido tiene ya. El ruido, por lo menos, era el mar y el cielo. Esto es nada.

—Era la única llamada —dice un preso.

Nadie más dice nada. El Zurdo la mira, sin cara. Dani se queda cerca, sin hablar.

Alma cuelga el auricular despacio.

El *te quiero* salió. No sabe si llegó al otro lado.

Aguanta, se dice. Cuatro dentro. Cuatro fuera.

El aire no entra.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
estrecho/a	étroit(e)
la olla	la casserole / la marmite
toser	tousser

ESPAÑOL	FRANÇAIS
el veneno	le poison
el auricular	le combiné (du téléphone)
colgar	raccrocher
la señal	le signal / le réseau
mudo/a	muet(te) / coupé(e) (d'une ligne)
marcar	composer (un numéro)
de memoria	par cœur / de mémoire

Note de grammaire — *estar* + *-ndo* : c'est en train de se passer.

Ici, le français n'a pas d'équivalent direct, et il vaut mieux le dire franchement : nous n'avons pas de temps « progressif ». Nous disons simplement *« le signal s'en va »*, ou, si nous voulons insister, *« le signal est **en train de** s'en aller »*. L'espagnol, lui, a une vraie forme pour ça, et il l'emploie tout le temps : ***estar* + la forme en *-ndo*.**

« *¿Qué **está pasando**?* » — « qu'est-ce qui se passe (en ce moment) ? » « *La señal **se está yendo*** » — « le signal est en train de partir ». « *Y **se está yendo*** » — même le noir dans l'évier « est en train de s'en aller ».

Tu connais déjà *estar* ; ajoute *-ando* à un verbe en *-ar* (*pasar* → *pasando*) ou *-iendo* aux autres (*ir* → *yendo*), et tu peux raconter n'importe quoi pendant que ça arrive — ce qui, dans cette histoire, veut presque toujours dire une mauvaise nouvelle qui arrive en direct. Pense-le comme ton *en train de*, mais en plus court et en plus courant.

Résumé : Le cinquième jour, la tempête n'est plus qu'un long vent gris, et ils vont à six ensemble au réfectoire chercher de l'eau et des conserves, en passant devant la tache séchée du couloir sur laquelle personne ne marche. Le prisonnier le plus âgé — celui qui fait le café, en chantant doucement comme toujours — entre dans la petite cuisine chercher de l'eau ; le chant s'arrête, des casseroles tombent, et ils le trouvent par terre, loin de l'eau, les mains à la gorge, toussant du noir. Personne n'était

avec lui et personne n'a rien vu — et quand quelqu'un accuse l'eau, le prisonnier maigre fait remarquer que l'homme n'a rien bu du tout, alors la salle retombe sur le café de la veille, qu'il avait préparé et qu'il goûtait toujours en premier : un poison lent. Désormais, personne ne mange rien qu'un autre homme ait touché. Seule dans la cuisine un instant plus tard, Alma voit l'évier taché de noir, la traînée épaisse et brillante qui glisse lentement vers la bonde, vers le bas — vers l'eau d'en dessous qui ne rend pas la lumière — et refuse d'aller au bout de sa pensée. L'après-midi, le téléphone du bureau que le prisonnier maigre vérifie trois fois par jour a enfin une barre de réseau, maintenant que le ciel s'est dégagé ; Alma joint la base par fragments — urgence, des morts, envoyez de l'aide — sans aucun moyen de savoir s'ils ont entendu. Avec peut-être une demi-communication qui reste, elle appelle chez elle à la place, si vite que personne ne peut l'arrêter ; la voix d'Emilio lui parvient hachée, elle arrive à dire qu'elle l'aime et qu'elle rentre — et le signal meurt simplement au milieu d'un mot, sans raison, sans qu'aucun rappel ne

le ramène ; le prisonnier maigre insiste : ça va et ça vient, ça reviendra, et personne ne lui répond. Les hommes ont entendu la voix de l'enfant, alors un seul d'entre eux dit la chose à voix basse : c'était le seul appel. Alma raccroche doucement, sans savoir si le *te quiero* est arrivé, et sa respiration en quatre temps n'attrape plus d'air.

Capítulo 11 — Lo negro

Quinta noche. La tormenta ya no existe. Queda un silencio nuevo, enorme, que nadie conoce.

El viento, por lo menos, tapaba los ruidos de la plataforma. Ahora se oye todo: el mar allá abajo, el metal que se enfría, los pasos de cada uno, la respiración de cada uno.

El que reza no aguanta el silencio. Después de la llamada muerta, ya no reza bajito. Reza fuerte, más fuerte. Ya no reza: ruega. Discute[1] con alguien que no contesta.

De repente se pone de pie, con los ojos rojos.

—Aquí abajo no —dice—. Aquí abajo se muere. ¡Arriba! ¡Arriba no sube!

Y corre. Abre la puerta, sale al pasillo y sube por la escalera de dentro, la que va al nivel[2] del cuarto de control.

Nadie lo sigue. De noche, al pasillo, no sale nadie. Ni por él.

Alma tampoco se mueve. Por Dani dio el paso. Por este hombre no. Lo sabe, y se queda donde está.

Lo oyen allá arriba: una puerta, golpes, algo pesado que se arrastra[3]. Se está encerrando, piensa Alma. Está haciendo una pared.

Después, nada. Y después, la oración[4]. Baja por la escalera de metal, delgada, en trozos, pero baja.

Nadie duerme. Nadie lo dice, pero todos escuchan la oración como se escucha una radio: mientras se oye, él está vivo.

Emilio duerme con la puerta abierta, piensa Alma, para oír la tele del salón. Si el ruido se acaba, se despierta y llama.

Alma cierra los ojos un momento, sin querer.

Cuando despierta, la madrugada está gris y el silencio otra vez es completo.

La oración se acabó. ¿A qué hora? Nadie lo sabe. Nadie quiere decir a qué hora.

Suben con la primera luz, los siete juntos, con dos hierros y las manos.

La puerta del cuarto de control está cerrada. La cerradura está rota desde la noche de las puertas. El picaporte baja, pero la puerta no abre: está atascada[5] por dentro. Lo que cierra esta puerta está dentro.

—¡Abre! —gritan. Golpean con las palmas, con los hierros—. ¡Abre!

Nada. Ni un rezo, ni un paso, nada.

Tumban[6] la puerta entre tres, con los hombros. Al primer golpe no se mueve. Al segundo se abre un dedo. Al tercero, un brazo. Empujan todos, con las piernas, con la espalda, y la puerta se abre poco a poco, arrastrando algo pesado: el escritorio[7] del cuarto de control, atravesado[8] contra la entrada.

Dentro, la luz gris de la mañana entra por la ventana.

El que reza está de rodillas[9] contra la pared del fondo, con la cabeza baja.

Como rezando todavía.

No reza. Tiene la garganta llena de lo negro.

Dani se vuelve. El flaco empieza a llorar, sin ruido, como un niño cansado.

El Zurdo entra y revisa el cuarto, despacio, como quien cuenta.

La ventana: entera, cerrada por dentro. El escritorio: contra la puerta. Las manos del muerto: vacías. No lleva agua. No lleva comida. No lleva nada.

—¿Veneno? —dice un preso, sin fuerza.

—No ha comido nada —dice el Zurdo—. No ha bebido nada.

Lo hizo todo bien, piensa Alma. Subió con las manos vacías. Es el único que lo hizo todo bien.

—¿Entonces quién…?

—Nadie. —El Zurdo toca el escritorio con el pie—. La puerta estaba cerrada por dentro. La ventana está entera. Nadie entró y nadie salió.

Se queda callado un momento largo. Después habla con la misma voz de siempre:

—No es un hombre.

—Sí lo es —dice un preso, muy alto—. Alguien salió por la ventana. Alguien…

Mira la ventana. Entera. Cerrada por dentro. Se calla solo.

Nadie discute. Ya nadie tiene otra cuenta.

Nadie quiere tocar al muerto. Lo dejan como está, de rodillas, y salen despacio del cuarto.

Alma sale la última. Junto a la pared, en el suelo, hay una línea seca y delgada que va de la rejilla[10] del aire hasta la pared del fondo. Nadie la señala. Todos la vieron.

—Es lo negro —dice Alma.

Nadie pregunta qué quiere decir. Todos lo vieron ya: en la toalla, en el pasillo, en la boca de los muertos.

—¿Y qué es lo negro? —pregunta el flaco, con voz de niño.

Nadie contesta.

Nadie quiere bajar a los cuartos. Nadie lo dice primero. Al final lo dice el flaco:

—Abajo no. Por favor. Abajo se muere. Él lo dijo.

Nadie discute eso tampoco. Bajan a por las mantas y las latas, rápido, en grupo, y suben todo al nivel del cuarto de control. Lejos del cuarto del muerto.

En el nivel hay una oficina pequeña, con otro teléfono gris en la pared, igual al de abajo. Igual de mudo. Nadie lo toca.

Cuando el miedo era un hombre, piensa Alma, se podía vigilar. Un hombre tiene cara. Un hombre duerme. Esto no tiene cara. Esto no duerme. Esto está en los tubos, en el aire, en el agua de abajo. En todas partes.

Las manos no se le quedan quietas. Se sienta encima de ellas. Tampoco sirve.

Esa noche, nadie pone una toalla en ninguna puerta. Ya saben que no sirve.

Por la ventana del cuarto de control, el cielo está limpio por primera vez en cinco días. Hay estrellas.

Arriba, a dos pisos, está el helipuerto. El helicóptero. La salida.

Y los guardias, con sus escopetas, detrás de su puerta cerrada. Nadie los oye desde hace días.

Alma lo piensa y no lo dice.

Todavía.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
discutir	se disputer *(et non « discuter » — faux ami)*
el nivel	le niveau / l'étage
arrastrar(se)	traîner / se traîner
la oración	la prière *(oui — le même mot que « la phrase »)*
atascado/a	coincé(e) / bloqué(e)
tumbar	faire tomber / enfoncer
el escritorio	le bureau (le meuble)
atravesado/a	mis(e) en travers / qui barre le passage
de rodillas	à genoux
la rejilla	la grille (d'aération)

Note de grammaire — dire NON avec *nadie, nada, ni*.

L'espagnol démontre par la négation, et ce chapitre est bâti là-dessus : *« **Nadie** entró y **nadie** salió »* — « **personne** n'est entré et **personne** n'est sorti ». *« No ha comido **nada** »* — « il n'a **rien** mangé ». *« **Ni** un rezo, **ni** un paso, **nada** »* — « **ni** une prière, **ni** un pas, **rien** ».

Bonne nouvelle : sur ce point, le français et l'espagnol fonctionnent pareil. *No ha comido nada*, c'est mot pour mot ton *ne… rien* : le petit mot négatif reste, même quand *nada* ou *nadie* est déjà là. La seule différence est la place et la forme — l'espagnol n'a qu'un seul mot, *no*, là où tu en as deux, *ne… pas* ; et quand *nadie* ou *nada* passe **devant** le verbe, l'espagnol laisse tomber le *no* : *nadie entró*, comme ton « personne n'est entré », sans *pas*.

Alors n'aie pas peur d'empiler les négations comme le fait l'espagnol ici. Quand tout est *nadie* et *nada*, tu es en train de lire une chambre close.

Résumé : La cinquième nuit, la tempête a disparu et le silence nouveau est pire ; le prisonnier qui prie craque, crie que les gens meurent ici en bas, et monte en courant l'escalier intérieur jusqu'au niveau de la salle de contrôle, où ils l'entendent traîner quelque chose de lourd contre la porte. Toute la nuit, sa prière descend dans la cage d'escalier — tant qu'ils l'entendent, il est vivant — jusqu'à ce qu'Alma se réveille vers l'aube dans un silence complet, et personne ne veut dire à quel moment ça s'est arrêté. Ils montent à sept aux premières lueurs, enfoncent la porte coincée et la poussent contre le bureau calé derrière : l'homme qui priait est à genoux contre le mur du fond, la tête baissée, la gorge pleine de noir. El Zurdo inspecte la pièce lentement — fenêtre intacte et fermée au loquet, bureau contre la porte, mains vides, rien de mangé ni de bu — et clôt le compte de sa voix plate : personne n'est entré, personne n'est sorti, ce n'est pas un homme. Un prisonnier soutient que quelqu'un est passé par la fenêtre, regarde la fenêtre — intacte, verrouillée de l'intérieur — et se tait de lui-même ; et Alma pense ce que personne ne dit : le mort a suivi toutes les

règles, il est monté les mains vides, et il est le seul à avoir tout fait comme il fallait. En sortant, elle voit une fine ligne séchée qui court de la grille d'aération jusqu'au mur du fond, et elle dit tout haut ce que tout le monde a déjà vu sur la serviette et dans le couloir : c'est le noir. Ce que le noir *est*, personne ne peut le dire. Plus personne ne dormira en bas près de l'eau — ils montent les couvertures au niveau de la salle de contrôle, plus personne ne se donne la peine de bloquer une porte, et par la fenêtre le ciel est dégagé pour la première fois en cinq jours. Deux étages plus haut se trouve l'hélicoptère — et les gardiens avec leurs fusils derrière leur porte fermée, silencieux depuis des jours ; Alma y pense et ne le dit pas — pas encore.

Capítulo 12 — ¿Por dónde?

La primera noche en el nivel del cuarto de control, la plataforma tiene un ruido nuevo.

Durante días, el silencio fue lo peor. Ya no. Ahora, en algún sitio de las paredes, algo gotea[1]. Despacio. Y a veces, entre gota y gota, algo se arrastra. Un poco. Se detiene. Sigue.

Viene de los tubos. O de las rejillas. O de abajo. Nadie lo sabe. Nadie duerme.

Dani acerca la oreja a la pared un minuto entero. Después se echa para atrás, despacio, y ya no vuelve a acercarse.

—¿Qué has oído? —pregunta el flaco.

Dani no contesta.

Nadie lo dice en voz alta, pero todos piensan lo mismo: la plataforma estuvo callada mucho tiempo.

Ya no está callada.

Con la primera luz del séptimo día, un preso se pone de pie y dice lo que todos piensan:

—Tenemos que salir de aquí. Hoy.

Nadie discute eso. La discusión es por dónde.

El de la barba gris escucha desde la puerta de la oficina pequeña, sin acercarse.

—Abajo está la lancha —dice otro—. La segunda lancha. Sigue en su rampa.

—Yo bajé —dice Alma—. Hace días, con Dani. La escalera de abajo no existe. Son hierros doblados y agua. Y el agua de allá abajo… —Se detiene un momento—. El agua de abajo es donde vive esto. Es su casa. Bajar es entrar en su casa.

Nadie le pregunta cómo sabe lo del agua.

—Entonces esperamos aquí —dice el flaco—. La base oyó la llamada. Van a mandar a alguien.

—No sé si oyeron —dice Alma—. Oí tres palabras y ruido. No lo sé.

—¿Y cuánto esperamos? —pregunta Dani, bajito—. ¿Como los de arriba?

Nadie contesta eso.

———————

Arriba. La palabra se queda en el aire.

—Arriba están los guardias —dice un preso—. Con las escopetas. Nos van a disparar en la escalera.

—¿Cuándo fue la última vez que los oísteis? —pregunta Alma.

Silencio. Todos hacen memoria[2]. Nadie encuentra nada. Tres días, a lo mejor cuatro. Sin comida allá arriba. Sin agua. Y ni un ruido, ni un paso, ni un grito desde entonces.

—Un hombre con escopeta no hace ruido —dice el preso.

—Un hombre tampoco pasa cuatro días sin agua —dice Alma. Y después, porque es la verdad—: No lo sé. Nadie lo sabe.

—O están muy débiles[3] —dice un preso—, o ya se han rendido[4].

—O ya no están —dice Dani, y nadie le pregunta qué quiere decir.

Alma mira la mesa. En la escuela de vuelo te enseñan mil cosas, piensa. Nadie te enseña esto: cómo robar tu propio helicóptero.

—Si llegamos arriba —dice, despacio—, yo puedo volar. Reviso la nave, la suelto, y os saco a todos de aquí. Está a media hora de la costa.

Media hora, piensa. Si el viento ayuda.

—El helicóptero está amarrado —dice Dani—. Arriba, en el helipuerto. Con cables, contra el viento.

—Para eso tenemos manos —dice Alma.

Debajo de la mesa, las manos no se le quedan quietas. Encima de la mesa, sí.

Todos la miran. Una salida. La única.

—Yo no subo —dice el flaco.

Todos se vuelven.

—Dos pisos —dice—. Pero por fuera, por la escalera de hierro, en el aire. Con esa cosa en los tubos. Y arriba, ¿qué? ¿Escopetas? Aquí hay puertas. Aquí conocemos los cuartos. Yo digo que esperamos aquí.

—Esperar es hacer fila —dice el Zurdo, sin levantar la voz—. Ya has visto cómo termina la fila.

El flaco baja la vista. No dice que sí. No dice que no.

—¿Y quién sube el último? —pregunta después, bajito—. Alguien va a subir el último.

El de la barba gris dice que no con la cabeza:

—Yo me quedo. La base oyó. Y la señal va y viene: si vuelve, alguien tiene que contestar el teléfono. —Toca el auricular con dos dedos, como quien toca un animal dormido—. Marchaos. Yo contesto.

—Suba con nosotros —dice Dani—. Yo le ayudo en la escalera.

—Ya no me quedan piernas para eso, chaval.

Nadie puede moverlo. Le dejan latas y una manta. Nadie dice adiós de verdad, porque decir adiós es decir lo otro.

El Zurdo mira a los que quedan, uno por uno. Después dice su parte, con la voz plana de siempre:

—Subimos.

Pero ya nadie lo mira a él cuando habla. Miran a Alma.

———————

Juntan lo que pueden cargar: agua, latas, los dos hierros, una cuerda[5] corta que encuentran en la oficina pequeña. Poco. Para subir rápido hay que subir ligero[6].

Alma toca la foto en su bolsillo. Conoce la esquina doblada con el dedo. No hace falta sacarla.

Seis van a subir: ella, Dani, el Zurdo, el flaco y los dos presos que quedan. Mañana no: hoy, con el sol alto, con toda la luz posible en la escalera de fuera.

El que se queda los mira desde la puerta de la oficina, con el auricular en la mano, como quien despide un barco.

El flaco es el último. Mira a los que se van. Mira el cuarto vacío detrás, y al viejo con su teléfono. Coge un hierro, sin decir nada.

Se ponen delante de la puerta del pasillo, con los hierros y la cuerda y el miedo.

Y entonces, en las paredes, el ruido nuevo se detiene.

La gota no cae. Nada se arrastra.

Como un animal que escucha.

Nadie sabe si eso es bueno o malo.

—Ahora —dice Alma.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
gotear	goutter / dégoutter
hacer memoria	faire un effort de mémoire / se remémorer
débil	faible
rendirse	abandonner / se rendre
la cuerda	la corde
ligero/a	léger/légère ; *subir ligero* = monter léger

Note de grammaire — *hay que* : quand la tâche n'appartient à personne.

Tu possèdes déjà ***tener que*** — le devoir personnel, qui désigne quelqu'un de précis : « ***Tenemos que*** *salir de aquí* » — « **nous devons** sortir d'ici » ; « *alguien* ***tiene que*** *contestar el teléfono* » — « quelqu'un **doit** répondre au

téléphone ». Tu as déjà croisé son jumeau impersonnel ; ici, les deux se retrouvent côte à côte : ***hay que*** + infinitif — la tâche existe, tout simplement, et n'appartient à personne en particulier : *« Para subir rápido **hay que** subir ligero* » — « pour monter vite, **il faut** monter léger ».

Là, tu es privilégié : ton *il faut* est l'équivalent exact de *hay que*. Même absence de sujet réel, même froideur. Retiens donc le couple ainsi : *tener que* = « devoir » (avec une personne devant) ; *hay que* = « il faut » (avec personne devant). Quand on négocie la survie, écoute la différence : *tener que* désigne quelqu'un ; *hay que* désigne le monde.

Résumé : Leur première nuit au niveau de la salle de contrôle, la plateforme a un son nouveau : quelque part dans les murs, quelque chose goutte, et entre les gouttes, quelque chose se traîne un peu, s'arrête, et repart. Personne ne dort, et Dani, après une longue minute l'oreille contre le mur, recule et refuse de dire ce qu'il a entendu. Aux premières lueurs du septième jour, la dispute porte sur la sortie à choisir : le second canot attend

toujours sur sa rampe en bas, mais Alma leur dit ce qu'elle a vu avec Dani il y a quelques jours — l'escalier du bas n'existe plus, et l'eau noire d'en bas est l'endroit où vit la chose ; attendre les secours meurt sur son honnêteté (trois mots et des grésillements, elle ne sait pas si la base a entendu) et sur le « attendre combien de temps — comme ceux d'en haut ? » que Dani glisse doucement. Personne n'a entendu les gardiens depuis trois ou quatre jours ; quand un prisonnier fait remarquer qu'un homme avec un fusil ne fait pas de bruit, Alma répond qu'un homme ne passe pas non plus quatre jours sans eau — et admet qu'elle ne sait pas. Puis elle dit la chose qui rend tout réel : s'ils atteignent le sommet, elle peut les faire sortir en volant — une demi-heure jusqu'à la côte — et sous la table ses mains ne tiennent pas en place. Le prisonnier maigre plaide pour attendre, puis demande, à voix basse, qui montera en dernier ; le prisonnier à la barbe grise refuse de monter — Dani propose de l'aider dans l'escalier, mais ses jambes ne le portent plus, et il reste avec le téléphone mort, des conserves et une couverture, la main sur le combiné comme sur

un animal endormi. El Zurdo dit « on monte », mais tout le monde regarde Alma maintenant ; ils seront six à partir, aujourd'hui, en plein jour, par l'escalier de fer extérieur. Au moment où ils se rassemblent à la porte, le son nouveau dans les murs s'arrête — comme un animal qui écoute, et personne ne sait si c'est bon ou mauvais signe — et Alma dit : maintenant.

Capítulo 13 — La subida

La puerta del pasillo se abre y el mundo entra de golpe: viento, sal, luz. Después de tantos días dentro, el sol alto del séptimo día duele en los ojos.

La escalera de fuera está pegada a la pared de la plataforma. Hierro amarillo, comido por el mar. Sube en tramos[1] cortos, con un rellano pequeño entre tramo y tramo. Abajo, muy abajo, el mar se mueve, lento y gris.

Dos pisos, piensa Alma. Dos pisos y un helicóptero. En la escuela de vuelo, a eso lo llaman un vuelo corto.

—Yo voy primero —dice—. Pisad donde yo piso. Una mano siempre en la barandilla.

El flaco se pone en medio de la fila, sin preguntar a nadie. Ayer dijo que no subía, piensa Alma. Hoy no dice nada.

Detrás de él va el preso del tatuaje en el cuello.

El de las botas grandes va el último. Nadie lo decide en voz alta: es el más pesado, y nadie quiere ir debajo de él. Mucho cuerpo para tan poco hierro.

—Agarraos bien —dice Alma.

Y empiezan a subir.

El viento tira de la ropa, tira del pelo, tira de las palabras de la boca. Hay que hablar fuerte o no hablar.

Alma sube como revisa su nave antes de volar: una mano, otra mano, un pie, otro pie. Por lista, sin saltarse pasos. La lista la calma. Un poco.

Junto a la escalera, pegados a la pared, suben también los tubos. Y dentro de los tubos, el ruido.

Gotea. Se arrastra. Se detiene. Sigue.

—Nos oye —dice Dani, bajito.

—Sube con nosotros —dice el flaco.

Nadie dice nada. A lo mejor es verdad.

—¿Cuántos caben en el helicóptero? —pregunta el del tatuaje.

Alma no contesta. Está contando escalones.

Aguanta, se dice. El viento se lleva la palabra.

Sube más rápido que el ruido.

Después ya no.

———————

Al tercer tramo le falta un trozo entero. La tormenta, piensa Alma. Se cayeron los escalones de dos cuerpos de largo, y la barandilla de fuera se fue con ellos. Al mar. Por el hueco se ve el agua, muy abajo.

Pero la viga[2] no se cayó. La viga del lado de la pared, la que está atornillada[3] al hierro de la plataforma, cruza el hueco entera. Estrecha como un pie. Es todo lo que hay.

Encima del hueco, un tubo roto gotea desde quién sabe cuándo. Lo negro baja por la pared. No cae: baja pegado al hierro, ancho como una puerta, lento, brillante bajo el sol. Y cruza la viga por el medio. La viga está limpia de este lado, limpia del otro, y negra en el centro.

Y del tubo roto sigue saliendo. Despacio. Sin parar.

—Pisad la viga —dice Alma—. Solo la viga.

—Está negra en medio —dice el del tatuaje.

—Ya lo sé —dice Alma—. Ahí está resbaladizo[4]. Ahí no os paráis: pasáis.

Alma pasa primero, con la cuerda atada a la cintura y Dani agarrando la otra punta. No resbala. Encima del hueco se desata y ata la cuerda a la barandilla firme. Abajo, Dani ata la otra punta al hierro bueno. La cuerda cruza el hueco, tensa.

—Uno por uno. Las dos manos en la cuerda, los pies de lado en la viga. Despacio hasta lo negro. Rápido en lo negro.

Pasa Dani, ligero, cuatro pasitos de lado. Pasa el del tatuaje. Pasa el flaco, muy rápido, sin mirar abajo. Pasa el Zurdo con su hierro en el cinturón, y en lo negro no se detiene ni un segundo.

Cada uno deja la suela[5] marcada del otro lado. Huellas negras, subiendo.

Le toca al de las botas.

El de las botas agarra la cuerda. La viga suena distinto bajo su peso. Pone un pie de lado. Lo arrastra. Pone el otro.

La bota es ancha. La viga es estrecha.

Llega a lo negro y no pasa rápido. Se detiene. Un segundo nada más.

El siguiente paso resbala.

No grita. Eso es lo peor. El cuerpo se le va por el hueco, las manos en la cuerda, las botas buscando hierro. Abajo no hay hierro. Abajo hay aire y mar.

Queda colgado en el hueco, pegado a la pared, con lo negro de la pared contra la pierna.

Lo negro se mueve como el agua: sin prisa, sin forma, por donde puede. Baja por la pared. Llega a la bota izquierda. Y tira.

Tira hacia abajo. Hacia el mar.

—¡Tirad! —grita Alma.

Alma y Dani tiran de la cuerda. El Zurdo se agarra a la barandilla y tira también. El de las botas sube un poco. Baja más. No es como tirar contra un hombre. Es como tirar contra el mar: lo negro no se cansa, no cambia, no suelta.

Y entonces Alma lo ve: un dedo negro, delgado, sube por la cuerda tensa. Despacio. Hacia las manos del de las botas. Hacia las de todos.

—La cuerda —dice el Zurdo.

—¡No! —dice Dani.

Alma busca la orden. No la encuentra.

El Zurdo no discute. Saca su hierro y aprieta la cuerda contra el filo de la barandilla rota, junto al nudo[6] de arriba. La frota. Dos veces. Tres.

El nudo de abajo se arranca con el peso. El de las botas cae por fuera de todo, con la cuerda en las manos. Lo negro cae con él, agarrado a su bota, y el mar se lo queda todo.

En la pared queda la mancha, larga y brillante. Menos negra que antes. Pero queda.

—Lo negro ya estaba en la cuerda —dice el Zurdo, y guarda el hierro—. Era él o todos.

Nadie le contesta. Todos saben que es verdad. Eso no ayuda.

Alma mira sus manos. Hace un minuto, piensa, estas manos estaban en esa cuerda.

Dani mira el mar. No se mueve cuando Alma le toca el brazo.

De la barandilla cuelga un trozo de cuerda, corto como un dedo. Nadie lo desata. Es toda la cuerda que queda.

El hierro encima del hueco está seco. Lo negro se quedó abajo, piensa. No se lo cree del todo.

Cinco. Los cuenta sin querer. Ayer, piensa, eran seis.

—Seguimos subiendo —dice, y le sale la voz de piloto, la voz plana de los avisos—. Falta la mitad.

Suben. El que va el último ahora es el del tatuaje, y sube pegado al flaco, casi tocándolo.

En el tubo, junto a la cabeza de Alma, el ruido empieza otra vez. Gotea. Se arrastra. Sigue.

Pero ya no viene de abajo.

Viene de arriba.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
el tramo	la volée / la section (d'escalier)
la viga	la poutre ; ici : le limon, la poutre latérale sous les marches
atornillado/a	boulonné(e) / vissé(e)
resbaladizo/a	glissant(e)
la suela	la semelle (de chaussure)

ESPAÑOL	FRANÇAIS
el nudo	le nœud

Note de grammaire — *seguir* + *-ando/-iendo* : ce qui ne s'arrête pas.

L'espagnol a une façon très compacte de dire que quelque chose *continue* : ***seguir*** + la forme en *-ndo*, la même forme que tu as rencontrée avec *estar* (*está subiendo*), mais cette fois avec *seguir* devant.

Tu entends son écho court dans les murs depuis le chapitre précédent — *« Se detiene.* ***Sigue****. »* — et ici elle travaille pour de bon : *«* ***Seguimos subiendo*** *»* — « nous continuons à monter » ; et le tuyau cassé : *« del tubo roto* ***sigue saliendo*** *»* — « il continue à en sortir ».

En français, tu es obligé de passer par deux verbes et une préposition : *continuer à* + infinitif. L'espagnol se passe de la préposition et enchaîne directement le participe : *seguir* (*sigo, sigues, sigue, seguimos, siguen*) + *-ando* pour les verbes en -ar (*gotear → goteando*) et *-iendo* pour ceux en -er/-ir (*subir → subiendo, salir →*

saliendo). D'où sa force ici : *sigue*, tout seul, tient en un mot ce que tu dois dire en trois. Dans une histoire d'horreur, c'est la structure la plus effrayante qui soit : quoi que ce soit, *sigue*.

Résumé : Sous le soleil haut du septième jour, les six grimpeurs sortent sur l'escalier de fer extérieur — le vent, le sel, la mer loin en dessous. Le prisonnier maigre prend le milieu de la file sans demander ; le prisonnier au tatouage dans le cou se place derrière lui ; celui aux grosses bottes, le plus lourd, monte en dernier, parce que personne ne veut se trouver sous lui. Dans les tuyaux le long de l'escalier, le bruit de goutte et de traînée monte avec eux — puis monte plus vite qu'Alma. La troisième volée est brisée : toute une section de marches et la rambarde extérieure sont tombées à la mer pendant la tempête, laissant du vide et de l'eau sous le trou. Seul le limon côté mur, boulonné à la plateforme, la traverse encore — large comme un pied. Et un tuyau cassé au-dessus saigne du noir le long du mur depuis on ne sait combien de temps, une large coulée qui

passe droit au milieu de cette poutre. Alma tend une corde en travers et ils passent de côté, les deux mains sur la corde, lentement jusqu'au noir et vite dans le noir — jusqu'à ce que l'homme lourd s'arrête une seconde en plein milieu, glisse, et tombe par le trou avec rien d'autre que la mer sous lui, suspendu contre le mur, le noir contre sa jambe. Le noir descend le long du mur jusqu'à sa botte gauche et tire, infatigable comme la mer. Quand un fin doigt noir commence à remonter la corde vers les mains de tous, el Zurdo scie le nœud du haut avec son fer aiguisé, et l'homme tombe sans un cri, la corde et le noir partant avec lui dans la mer. « C'était lui ou nous tous », dit el Zurdo ; tout le monde sait que c'est vrai, et ça n'aide pas. Ils sont cinq — Alma les compte sans le vouloir — et pendant qu'ils reprennent la montée, le bruit dans les tuyaux recommence : il ne vient plus d'en bas, mais d'en haut.

Capítulo 14 — Sobra uno

Suben en silencio. Cinco cuerpos en una escalera de hierro, y abajo el mar, y arriba el ruido.

Gotea. Se arrastra. Los espera. A veces se detiene, y eso es peor: cuando suena, está en un sitio; cuando calla, está en todos.

El flaco sube contando los escalones en voz baja. Llega a veinte y vuelve a empezar.

El sol ya no está en lo alto. Alma calcula sin querer: tres horas de luz buena, a lo mejor cuatro. Sobre el mar la última hora no dura. Combustible[1], luz, viento, piensa. Nadie te dice en la escuela de vuelo que un helicóptero también se gana por escalera.

Dani sube lento. Las manos le tiemblan: agarran el hierro, se sueltan, agarran otra vez.

—¿Todo bien? —pregunta Alma.

—Sí —dice Dani.

No es verdad. Pero se puede subir con miedo. Todos lo están haciendo.

———————

Paran a beber agua en un rellano pequeño y viejo. Queda poca. De un lado no hay barandilla: a lo mejor la tormenta, a lo mejor los años. De ese lado, solo aire.

—¿Cuántos caben en el helicóptero? —pregunta el del tatuaje otra vez, con la voz baja.

Esta vez Alma contesta. Ya no puede no contestar.

—Cuatro —dice—. El mío y tres detrás.

Nadie habla. En la escalera hay cinco.

—Nos apretamos[2] —dice Alma—. Uno va sobre las piernas de otro. Yo os saco.

—¿Con este viento? —dice el Zurdo—. ¿Con cinco?

—Con cinco.

El Zurdo dice que sí con la cabeza, despacio. Es la peor respuesta.

—Hay que llegar antes de la noche —dice.

Es verdad. Nadie le contesta. Desde lo de la cuerda es así: dice cosas verdaderas y le contestan con silencio.

—Cinco minutos y seguimos —dice Alma.

Y todos esperan los cinco minutos, porque lo dice ella.

El Zurdo mira a Dani, nada más. Lo mira como mira todo: contando.

———————

Faltan dos tramos cuando el ruido cambia de sitio. Un momento está arriba. Al siguiente está dentro del tubo, a un metro de la cara de Dani. Gotea.

Dani se detiene. Cierra los ojos. Se abraza al hierro.

Y entonces suelta un pie.

No baja: se echa a un lado. Quiere alejarse del tubo, con los ojos cerrados, y busca dónde ponerse fuera de la escalera. Ahí no hay nada. El pie se le va por el borde, y debajo del borde está la mano del Zurdo en el hierro. El zapato de Dani le da en los dedos.

El Zurdo se suelta.

Queda con una mano, el cuerpo abierto hacia fuera y el mar debajo. Un segundo largo. Después encuentra el hierro otra vez y se pega a la escalera, respirando como un animal.

Dani no lo ha visto.

—Ya —dice Alma desde arriba—. Respira, Dani. Cuatro tiempos.

Abajo, el Zurdo se mira la mano.

—El chaval nos va a matar a todos —dice.

—Ha sido sin querer —dice Alma.

—Ya lo sé. —La voz le sale sin aire—. Eso es lo peor. La próxima también va a ser sin querer.

—Falta poco —dice Alma—. Lo subo yo.

El Zurdo no contesta. Sube sin quitarle los ojos de encima al chaval.

Llegan al siguiente rellano. Igual que el otro: pequeño, viejo, y de un lado la barandilla tampoco está. En esta escalera nunca está.

Dani entra de rodillas, y de rodillas se queda, agarrado al hierro, respirando. El Zurdo llega detrás de él y no se sienta. El del tatuaje sube el último y se queda en el escalón de abajo, con una mano en el hierro.

Alma busca el agua para Dani. Le da la espalda.

—Sobra uno —dice el Zurdo.

Y esta vez sí habla del helicóptero. Y de la escalera. Son la misma cuenta.

Después todo pasa al mismo tiempo. El Zurdo agarra a Dani de la cazadora y tira de él hacia el borde, hacia el lado sin barandilla. Dani grita. El del tatuaje suelta el hierro y se le echa encima al Zurdo.

Un empujón[3]. Otro. El Zurdo suelta a Dani para defenderse, y Dani cae al suelo del rellano, libre.

Ahora los dos hombres están en el borde. Cada uno tiene agarrada la cazadora del otro. Ninguno la suelta, porque el que suelta primero se queda sin nada a lo que agarrarse.

El del tatuaje es más joven. El Zurdo es más frío. Alma no sabe cuál gana.

Alma suelta la botella. Dos pasos. Se tira hacia el borde y alcanza[4] una cazadora con dos dedos. Tela. Aire. Nada.

Dos hombres caen. Hay un grito. Uno solo. Alma no sabe de quién.

Después, el viento.

Dani está en el suelo del rellano, de rodillas, con la boca abierta. El flaco está pegado a la pared, blanco.

Alma mira el borde. No mira el mar. Si mira el mar va a contar, y no quiere contar.

El del tatuaje preguntó dos veces cuántos caben, piensa. Somos tres. Caben cuatro. Ya nadie tiene que apretarse.

La escalera hizo la cuenta sola.

—Me ha agarrado —dice Dani—. Me ha agarrado y…

—Ya —dice Alma—. Agárrate al hierro.

Mira sus dos dedos. Todavía sienten la tela. Quiere cerrarlos. Nada.

Cuatro tiempos, piensa. Respira. Llega a dos.

Yo los subí aquí, piensa. Yo dije: seguimos subiendo.

Sentarse en el hierro, cerrar los ojos, rendirse y ya.

Alma se levanta. Levanta a Dani. Los dedos se cierran ahora. Tienen trabajo.

El flaco se despega de la pared. Coge la botella y se la da a Dani sin decir nada. A él también le tiembla la mano.

—¿Y ahora quién va el último? —pregunta. La voz le sale rota.

—Nadie —dice Alma—. Subimos pegados.

———————

Tres. Ya no hace falta contar.

Falta un tramo.

—¿Y si arriba están los guardias? —pregunta el flaco—. Con las escopetas.

—La escalera es la única entrada —dice Alma —. Si están, ya nos han visto.

Suben mirando el borde de arriba. Esperan una cara, la boca de una escopeta, un grito.

Nada. La gota no cae. Nada se arrastra. Nadie dispara. El ruido ya no está.

Es una buena señal. Nadie la siente así.

—Ya hemos llegado —dice el flaco, bajito.

Nadie contesta. Suben el último tramo pegados, como una sola cosa, hacia el silencio.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
el combustible	le carburant
apretarse	se serrer, se tasser (*nos apretamos* = on va se serrer)
el empujón	la poussée / le coup d'épaule
alcanzar	atteindre, arriver à toucher

Note de grammaire — *faltar* et *sobrar* : trop peu, trop.

L'espagnol compte avec deux petits verbes. Tu as rencontré ***faltar*** au chapitre 1, sous la forme *me falta* — ce qu'il manque *à quelqu'un*. Il revient ici tout nu, et il amène son contraire.

Faltar = manquer : *« **Falta** un tramo »* — « il **manque** une volée », c'est-à-dire il en reste une à monter ; *« **Faltan** dos tramos »* — il en manque deux, et le verbe se met au pluriel avec la chose comptée. Là, tu es en terrain connu : ton *il manque* fonctionne exactement pareil, sans sujet réel.

Sobrar est son jumeau sombre : être en trop, être un de plus qu'il n'y a de place. Et pour celui-là, le français n'a pas de verbe simple — tu es obligé de dire « il y en a un **de trop** ». Les deux verbes espagnols sont impersonnels : ce qui manque ou ce qui est en trop est le sujet, et aucune personne n'est nécessaire. C'est ce qui rend les deux mots d'el Zurdo si glaçants : *« **Sobra** uno. »* Pas « on devrait laisser quelqu'un » — pas de *on*, pas de *quelqu'un*, personne qui le fasse. Juste une arithmétique, comme si les

places s'étaient comptées toutes seules. Quand l'espagnol veut être impitoyable, il prend de petits verbes.

Résumé : Ils sont cinq à poursuivre la montée, le bruit qui les attend dans les tuyaux au-dessus d'eux, le soleil déjà passé au plus haut — et au-dessus de l'eau, Alma le sait, la dernière lumière s'en va d'un seul coup. À une pause pour boire, le prisonnier tatoué repose sa question, et cette fois Alma doit y répondre : l'hélicoptère emporte quatre personnes, elle et trois derrière. Ils sont cinq sur l'escalier. Elle dit qu'ils se serreront, l'un sur les genoux de l'autre, qu'elle les sortira de là — et el Zurdo demande si elle veut dire par ce vent, à cinq, puis hoche lentement la tête, ce qui est la pire des réponses. Deux volées plus haut, le bruit passe dans le tuyau contre le visage de Dani ; le garçon se fige, cherche latéralement un endroit où poser le pied hors de l'escalier et fait lâcher le fer à el Zurdo. Pendant une longue seconde, l'homme reste suspendu par l'autre main au-dessus de la mer ouverte. Il retrouve la rambarde. Dani ne voit rien. *C'était un accident*,

dit Alma ; *je sais*, répond el Zurdo, encore essoufflé — *c'est ça le pire. Le prochain sera un accident aussi.* Sur le palier suivant, Dani à genoux et Alma tournée de l'autre côté, il dit « Sobra uno » — en parlant de l'hélicoptère et de l'escalier à la fois, un seul calcul — et traîne le garçon vers le bord sans rambarde. Le prisonnier tatoué se jette sur lui ; el Zurdo lâche Dani pour se défendre, et les deux hommes finissent au bord, chacun une poignée du blouson de l'autre, aucun des deux ne pouvant lâcher sans tout lâcher. Le plongeon d'Alma ne rapporte que du tissu, de l'air, rien, et un cri auquel elle ne peut pas donner de nom. Elle se relève et relève Dani — ils sont trois, pour quatre places, l'escalier ayant fait l'arithmétique tout seul — et elle répond à la question du prisonnier maigre, qui monte en dernier maintenant, par : personne, on monte serrés les uns contre les autres. Il reste une volée, et d'en haut il ne vient plus rien : ni goutte, ni coup de feu, aucun mouvement — un bon signe qu'aucun d'eux n'arrive à ressentir comme tel, pendant qu'ils montent dans le silence.

Capítulo 15 — Los que ya llegaron

El último tramo no termina en una puerta. Termina en el cielo.

Alma saca la cabeza por el borde y lo primero que le llega no es lo que ve. Es el olor: dulce, pesado, viejo. El cuerpo lo entiende antes que la cabeza. Aquí arriba hay muertos, y no son de hoy.

El helipuerto es grande y plano, y la luz de la tarde le da de lado: la nave, las cajas, los hombres.

Los hombres.

Están lejos unos de otros. Eso es lo que Alma no puede dejar de ver: están tirados por toda la plancha[1], cada uno en su propio sitio vacío.

Uno en medio de la plancha, boca abajo, con los brazos estirados. Uno junto a las cajas. A cada uno lo cogieron corriendo, y cada uno corría hacia otro lado.

Y alrededor de todos ellos, pegado al borde, hay un canalón[2]. Es una línea de hierro que da la vuelta a toda la plancha, con sus agujeros abajo. Por ahí se va el agua de la lluvia.

El canalón, de este lado, está negro.

—No os mováis —dice Alma.

Nadie se mueve. Dani se queda debajo del borde, agarrado. El flaco sube dos escalones más y se detiene.

Alma hace memoria. Intenta ponerle fecha a esto. Todo está seco: la sangre, la ropa dura de viento, lo negro del canalón con polvo de sal encima.

Esto tiene días. Todo el tiempo que peleamos allá abajo por cuál escalera, por quién sube primero, por quién sobra.

Peleábamos por esto, piensa. Por llegar aquí.

———————

Hay una escopeta en el suelo, junto a la mano del de la plancha. El flaco la mira. Por fin encuentra algo suyo.

—Déjala —dice Alma.

—Es un arma.

—Ellos también tenían.

El flaco baja la mano.

Uno de los muertos no está negro: está limpio, con un agujero de escopeta en el pecho. En la oscuridad algo se movió, y alguien disparó.

Se mataron entre ellos, piensa. Solo que ellos llegaron primero.

———————

Desde arriba se ve el otro lado. Y hay uno más: en la escotilla[3] del fondo, la tapa de hierro que baja al nivel de abajo, metido hasta la cintura. Le dio tiempo a abrirla. No le dio tiempo a bajar.

Ese iba para abajo, piensa Alma. Iba a bajar con nosotros.

Lo negro sigue en el canalón y no viene. Está delgado. Está esperando el agua que no cae.

La nave está al fondo, sobre la cruz pintada, con las palas atadas. Fea, vieja, suya. Algo en el pecho se le suelta un poco.

La salida[4], piensa. Ahí está la salida.

Pero entre ellos y la plancha hay un hueco. La tormenta le arrancó los escalones de arriba a la escalera. Queda un escalón ancho, el último bueno, donde caben dos de pie. Después el borde, a la altura del pecho. Y en medio, aire.

Alma ya ha pasado: saltó, se colgó del borde con los codos y subió a pulso. Le costó.

—Con las manos —dice—. Yo os subo.

Aquí hace falta la cuerda, piensa. Pero la cuerda se acabó dos tramos abajo, y lo que quedó es un trozo corto como un dedo, atado a la barandilla.

No hay cuerda. Hay manos.

Dani pasa primero.

Alma se tumba boca abajo en el borde y le da las dos manos. El chaval salta, la agarra, y por un momento todo su peso está en los dedos de Alma —los mismos dedos— y los dedos aguantan lo que tienen que aguantar: un segundo.

Dani sube un codo. Después una rodilla. Se queda en la plancha, respirando.

—Ahora tú —dice Alma.

El flaco no salta. Está abajo, mirando el hueco. Se agarra un brazo con la otra mano, y no se lo suelta.

—Dani ha pasado —dice ella.

—Dani tiene veintidós años.

Es verdad. No hay nada que contestarle.

—Te tengo. Las dos manos. No te suelto.

El flaco la mira. Y Alma entiende que el problema no es el hueco.

Entonces el flaco se quita su hierro del cinturón. El que cogió él solo, el último, cuando salieron de los cuartos.

—Yo me subo con esto —dice—. Lo encajo[5] en el borde y me subo yo.

—No hay dónde encajarlo. Se va a ir de lado.

—Yo me subo solo —dice él—. Siempre me he subido solo[6].

———————

Alma no discute.

No discute porque la luz ya se está poniendo naranja en el hierro. Se calla pensando: ahora ve que no sirve, y me da las manos.

El flaco encaja el hierro atravesado en el borde, con una punta metida en el canalón. Lo mueve. Se ve firme.

—¿Ves? —dice, y por primera vez desde que Alma lo conoce, sonríe.

Y por un segundo Alma piensa: a lo mejor sí.

Se cuelga con las dos manos. Sube. Saca un brazo por encima del borde.

Alma le ofrece la mano otra vez. Está ahí, a un palmo[7] de la suya.

El flaco no la coge. Ya casi solo, ya casi arriba.

Entonces el hierro se mueve. No se rompe, no se dobla: resbala de lado, despacio, y se sale del borde.

Los pies del flaco se quedan sin nada.

Alma lo agarra de la muñeca. Lo agarra ella, porque él no llega a decidir nada.

Todo su peso le cae de golpe. Ella clava los codos en el hierro y aguanta. Un segundo. Dos.

Dani saltaba, piensa. Este solo cuelga.

Y siente cómo la muñeca se le sale de la mano, despacio, como algo que se desata.

Se va callado.

Alma se queda tumbada en el borde, con los brazos fuera y la mano abierta.

Abajo no hay más que mar, y viento, y la sombra larga de la plataforma.

Lo tenía, piensa. Lo tenía de la muñeca.

Le empieza a temblar el brazo. Lo mete debajo del cuerpo y espera.

Seis días con ese hombre, piensa, y no sé cómo se llama.

Dani se le acerca de rodillas. No dice nada. Le pone una mano en la espalda y la deja ahí.

Aguanta, se dice. Y se levanta.

———————

—Somos dos —dice Dani.

—Somos dos.

Alma hace lo único que sabe hacer: mira el cielo y calcula. Viento de lado. Naranja en el hierro, y después nada.

Se puede volar, piensa. Feo, pero se puede.

Y entonces mira otra vez el canalón.

Lo negro está en toda la vuelta. Delgado, quieto, brillante. Le da la vuelta al helipuerto entero, como un anillo, y ellos dos están de pie dentro.

Nunca subió por la escalera, piensa Alma. Subió por los tubos, por abajo, por donde se va el agua. Ya llevaba días aquí.

—Dani —dice, y no le sale la voz de jefa—. Vamos a la nave. Por el medio, lejos del borde. Despacio.

———————

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
la plancha	le plancher, la dalle plate (de l'héliport)
el canalón	la gouttière, le caniveau d'évacuation
la escotilla	l'écoutille
la salida	la sortie / l'issue
encajar	caler, coincer (quelque chose) en place
siempre me he subido solo	je suis toujours monté tout seul
un palmo	un empan (une vingtaine de centimètres)

Note de grammaire — *por* pour le chemin qu'on emprunte, *para* pour l'endroit où l'on va.

Deux petits mots que l'anglais écrase en un seul, et dont ce chapitre a besoin des deux. Toi, tu es mieux loti : le français les sépare déjà, à condition de choisir la bonne préposition.

Emploie ***para*** pour la **destination**, l'endroit visé — ton *pour* ou ton *vers* : *« Ese **iba para** abajo »* — celui-là allait vers le bas.

Emploie ***por*** pour l'**itinéraire, le passage, le lieu par lequel** quelque chose se déplace — ton *par* : *« **por** el medio »* — par le milieu ; *« Subió **por** los tubos, **por** abajo, **por** donde se va el agua »* — il est monté par les tuyaux, par en dessous, par où part l'eau.

Retiens-le comme ça : ***para***, c'est la pointe de la flèche ; ***por***, c'est la ligne qu'elle parcourt. Voilà pourquoi la pire pensée d'Alma dans ce chapitre empile quatre fois *por* : elle ne cherche pas où le noir voulait aller. Elle reconstitue le chemin qu'il a pris, et ce chemin n'a jamais été celui qu'ils surveillaient.

Résumé : Alma passe le bord de l'escalier et la première chose qui l'atteint est l'odeur. Les gardiens sont étendus partout sur l'héliport à découvert, loin les uns des autres, chacun surpris en train de courir dans une direction différente, et tout est sec et vieux de plusieurs jours — des jours, pendant que les hommes en

bas se disputaient encore sur l'escalier à prendre et sur qui monterait en premier. Les fusils sont là où ils sont tombés ; elle dit au prisonnier maigre de les laisser, puisque les gardiens en avaient aussi. Le dernier bout d'escalier est arraché et la corde a été perdue deux volées plus bas, alors elle s'allonge au bord et attrape Dani par les deux mains pendant qu'il saute. L'homme maigre ne veut ni sauter ni prendre ses mains — il est toujours monté tout seul, dit-il — et cale plutôt sa propre barre de fer en travers du bord. Elle tient assez longtemps pour qu'il lui sourie, puis glisse dans le vide, et Alma le rattrape elle-même par le poignet et tient deux secondes avant que le poignet lâche. Après, elle reste allongée là, un bras tremblant, avec la pensée qu'elle n'arrive pas à écarter : six jours avec cet homme, et elle ne connaît pas son nom. Puis elle regarde de nouveau la gouttière — le noir fait tout le tour de la plateforme, mince et immobile, et ils sont tous les deux à l'intérieur de l'anneau.

Capítulo 16 — Por el medio

Caminan por el centro de la plancha, lejos del borde. Pisando como se pisa el hielo.

—No lo mires —dice Alma.

Dani lo mira.

El anillo negro está quieto en el canalón. No sube. Solo brilla, delgado.

Alma cuenta pasos para no contar otra cosa. Doce. Veinte. Treinta y cuatro.

La nave es vieja y es fea y es suya. Alma le pone la mano encima, y la mano deja de temblar.

Las palas están atadas: cada una con su cuerda a un gancho del suelo.

—Cuatro nudos —dice Alma—. Tú dos, yo dos. Tira hacia ti, nunca hacia arriba.

El primero está duro de sal y de días.

—Está atascado.

—Tira más abajo.

Cede. Es lo primero que sale bien en seis días, y ninguno de los dos lo dice.

Uno por uno ceden los cuatro. Las palas quedan libres.

Alma sube al asiento de la izquierda. El suyo.

Todo está donde lo dejó: el tablero, los botones, el olor a plástico caliente. Por un segundo el mundo es de este tamaño, y ella lo sabe manejar.

La batería aguanta. Los números despiertan verdes en lo oscuro.

—Ponte esto —dice, y le da los cascos.

Dani se los pone al revés. Alma se los coloca bien, como se le coloca un gorro a un niño. Ninguno de los dos se ríe, pero casi.

Fuera, la luz ya se está yendo del hierro.

Alma mira el cielo. Viento de lado, sucio: el aire que deja una tormenta cuando ya se ha ido.

Vamos a esperar la mañana, piensa.

Arranca el motor solo para cargar la batería.

El motor truena, y el hierro tiembla debajo de sus pies.

Y lo negro, que llevaba días quieto, se mueve con el temblor.

Sale un dedo de negro fuera del canal, como agua de un vaso lleno. Detrás viene más.

Se está juntando[1].

—Alma —dice Dani.

—Ya lo veo.

No hay mañana, piensa. Hay esto.

Viento sucio, luz que se acaba, un motor frío. Nunca volaría así. Hoy es lo menos peligroso que tiene.

El ruido lo llena todo. Las palas dan vueltas despacio, después rápido, después ya no se ven.

Dani tiene una mano en el bolsillo. La deja ahí.

—¿Qué llevas ahí? —dice Alma, sin quitar los ojos de los números.

Dani saca el papel del chocolate. Doblado en cuatro, gastado de tanto guardarlo.

—Me debes una caja —dice.

—De las grandes.

—De las grandes.

No lo guarda. Se queda con el papel en la mano, como quien tiene un billete[2].

Alma sube la palanca[3].

La nave se despega del suelo, y el viento la agarra de lado como una mano.

Alma corrige. Corrige otra vez. La nave sube torcida, medio metro, un metro. El aire empuja y ella empuja de vuelta, y por tres segundos está ganando.

Después una racha[4] la empuja de lado, y la nave se inclina.

Es rápido. No le da tiempo a tener miedo.

Alma siente el golpe en las manos antes de oírlo: la punta de una pala toca la plancha.

El hierro se lleva la pala.

La nave gira entera, como algo que ya no es de nadie. El borde del helipuerto pasa por el cristal una vez. Y ya no hay plataforma.

Hay aire.

Después hay mar.

El agua entra por todos lados a la vez. Está negra y no es lo negro: es agua de noche, y está helada.

Alma se suelta el cinturón. Sin pensar, con los dedos, mil veces practicado en tierra firme.

Busca a su izquierda. Cristal. Busca a su derecha.

Dani está media cabeza debajo del agua, con las dos manos en su propia pierna, tirando.

Alma llega. Le busca la pierna.

El golpe dobló el hierro, y el hierro se cerró sobre él debajo de la rodilla. No es un nudo. Es la nave entera.

Alma tira. Mete los dedos entre el hierro y la pierna y tira otra vez. El hierro no se mueve.

Le empieza a doler el pecho. Ese dolor lo conoce: es el reloj.

Un minuto, piensa.

Y sigue tirando.

Dani deja de tirar.

Eso es lo primero que Alma entiende: él dejó de tirar antes que ella.

Dani la mira. Está a un palmo. La mira como se mira algo que uno quiere ver bien, un segundo largo, y ese segundo es lo último que le va a dar.

Después le pone las dos manos en los hombros.

Y la empuja. Fuerte, hacia arriba, lejos de él.

No, piensa Alma. No, no, no.

Vuelve a bajar. Le agarra las manos.

Y Dani se las suelta.

Un dedo, y otro, y otro.

La nave se hunde[5] y se lo lleva a él.

El mar tira de ella hacia arriba. La cazadora se le llena de aire. El cuerpo sube sin permiso.

Y abajo, la nave se va haciendo pequeña.

Sale.

Sale y el aire le entra como hierro. Escupe, respira, escupe. Arriba, la plataforma es una cosa negra contra un cielo negro.

Abajo no hay luz. Abajo no hay nada.

—Dani —dice.

Lo dice otra vez. Y otra. Con la boca llena de agua, sin fuerza, sin nadie.

Y en algún momento el sonido que sale de ella ya no es un nombre.

Después está el frío. Le apaga las manos, las piernas, todo menos una cosa.

Le tenía las manos agarradas, piensa.

Yo lo tenía.

El mar la levanta y la baja y no le contesta.

Y la mano derecha, cerrada desde hace no sabe cuánto, cuando por fin la abre no tiene nada dentro.

Las manos de él ya no están.

Nada más agua.

Vocabulary

ESPAÑOL	FRANÇAIS
juntarse	se rassembler, se regrouper
el billete	le billet
la palanca	le levier, le manche (de commande)
la racha	la rafale (de vent)
hundirse	couler / sombrer

Note de grammaire — *ya* et *ya no* : l'instant où quelque chose bascule.

Tu as croisé *ya* tout au long de ce livre, et il vaut la peine de s'y arrêter, parce qu'aucun mot français ne le recouvre entièrement à lui seul. ***Ya*** marque le moment où une chose *devient* vraie — « maintenant », « déjà », « ça y est » : *« **Ya** lo veo »* — ça y est, je le vois ; *« La luz **ya** se está yendo »* — la lumière s'en va, maintenant. Selon la phrase, tu le rendras par *déjà*, par *maintenant*, ou par rien du tout.

Mets *no* derrière et tu obtiens l'image inversée : ***ya no*** marque le moment où une chose *cesse* d'être vraie. Et là, tu as l'équivalent exact : c'est ton ***ne… plus***. *« las palas **ya no** se ven »* — on ne voit **plus** les pales ; *« algo que **ya no** es de nadie »* — quelque chose qui n'est **plus** à personne. Retiens l'ordre — *ya no*, jamais *no ya*. Guette-le dans les dernières lignes de ce chapitre, où ce petit mot fait le travail le plus cruel du livre : *« el sonido que sale de ella **ya no** es un nombre. »*

Résumé : Alma et Dani traversent le pont découvert jusqu'à l'hélicoptère, en restant au milieu, loin de l'anneau noir dans la gouttière, et à eux deux ils détachent les quatre pales arrimées. Elle juge le vent trop sale et compte attendre le matin, mais le moteur qu'elle met en route pour charger la batterie fait vibrer la dalle, et la boue noire, immobile depuis des jours, se met à bouger et à se rassembler. Alors ils partent. Dani sort de sa poche le papier de chocolat plié et lui rappelle qu'elle lui doit une boîte. Le vent emporte l'hélicoptère de côté ; elle gagne pendant trois secondes, puis une rafale le fait basculer et une pale touche la

dalle. Sous l'eau, Alma ouvre sa ceinture et trouve Dani, la jambe prise dans le métal, et elle tire dessus jusqu'à ce que sa poitrine se mette à compter l'air qui lui reste. Il la regarde une longue seconde, pose les deux mains sur ses épaules et la pousse vers le haut, loin de lui, et quand elle redescend et lui prend les mains, il les ouvre, un doigt après l'autre. Elle remonte seule et appelle son nom jusqu'à ce que le son cesse d'être un nom.

Capítulo 17 — Lo que falta decir

El mar no la deja quedarse quieta.

La sube, la baja, la vuelve a subir. Alma no nada. Solo se deja llevar, con la cara fuera cuando puede.

Dani, piensa.

Y después ya no piensa nada, un rato largo.

Algo duro le da en la espalda.

Es hierro. Es una pata de la plataforma, gorda como un edificio, con una plancha atada al lado: una pasarela de trabajo, de las que se usan para pintar el metal.

El mar la lanza contra los tornillos. Se agarra. Se le va. Se agarra otra vez.

A la tercera se queda.

Sube el cuerpo por el hierro, un trozo cada vez, y se cae del otro lado, boca abajo.

El agua le sale de la boca sola.

Está viva.

Casi le da risa, de lo estúpido que suena. Está viva.

Levanta la cabeza. Arriba está toda la plataforma: las patas, los tubos, los niveles, uno encima del otro hasta el cielo. El helipuerto, allá arriba del todo, pequeño.

Seis días subiendo para escapar de abajo, piensa.

Y abajo es aquí.

Encima de su cabeza, una plancha nada más, están los cuartos viejos. La parte cerrada. De ahí salía siempre.

Alma se ríe otra vez. No es una risa buena.

———————

El frío ya no se siente como frío. Se siente como sueño.

Descansa un rato, piensa. Solo un rato.

Y cierra los ojos.

El hierro está duro y frío y se siente bien. El ruido del mar se va haciendo pequeño. Todo.

Y entonces, de muy lejos, se acuerda de la voz.

—¡Dile a mamá que voy a—!

Ahí se corta. Ahí se cortó hace días y ahí sigue, dando vueltas.

Dile a mamá que voy a volver. Eso era. Eso es lo que faltaba.

Emilio no lo oyó.

Solo le queda una cosa por hacer. Llegar. Y terminar la frase.

Se sienta.

Le duele todo. Mete las manos en los bolsillos de la cazadora, porque ya no las siente.

Ahí está la foto, dura de agua.

Y ahí está un papel doblado en cuatro.

Alma se queda mirándolo, en la mano abierta, sin entender.

Después entiende.

Dani.

—Ay, chaval —dice.

Nada más eso. No le sale más.

Guarda el papel. Se levanta.

Camina por la pasarela, agarrada al hierro.

Y a las pocas patas la ve: naranja, entera, esperando en su rampa, al final de la pasarela.

La segunda lancha. La que nunca se pudo bajar a ver, la que estaba al otro lado de una escalera rota.

La escalera rota sigue ahí. Pero ahora está entre ella y arriba. No entre ella y la lancha.

La salida, piensa.

Y empieza a caminar.

Sus botas suenan en el hierro. Cada paso suena en toda la pata, como un tambor.

Cállate, piensa. Y sigue caminando, porque no hay otra cosa que hacer.

A los pocos pasos lo ve.

En el hierro de la pata, detrás de ella, hay una línea negra. Delgada. Brillante. Baja de los cuartos viejos, despacio.

Y en el agua, alrededor de las patas, el mar ya no es gris. Con cada ola se queda más arriba.

No va más rápido que ella. Nunca va más rápido que nadie.

Pero ella ya casi no avanza.

Alma no grita. No le queda con qué.

Aguanta, se dice.

Y aguanta.

Al final de la pasarela hay un tramo corto de escalones hasta la rampa.

Alma agarra el primero y la mano no cierra.

La mira. Los dedos están ahí, blancos, abiertos, y no hacen caso.

Con el brazo, piensa.

Mete los dos brazos entre los hierros hasta el codo, y sube así: pegada al hierro, con los codos y las rodillas, como suben los niños.

Detrás de ella, lo negro se junta en la pasarela y va tapando el hierro que ella acaba de pisar. Se lo come.

Llega a la rampa. La puerta de la lancha está ahí, redonda, naranja, cerrada.

El picaporte está duro de sal y de años.

Alma lo agarra con las dos manos y tira. Las manos se le resbalan solas.

Aquí no, piensa.

Mete el hombro debajo del picaporte y empuja con todo el cuerpo.

El picaporte baja. Abre.

Alma se mete de cabeza y cierra detrás de ella, y la puerta hace el mismo golpe seco que hizo la otra, hace cuatro días, cuando se fueron los peores.

Dentro huele a plástico y a cerrado. Está oscuro. Está seco.

Fuera, en el cristal pequeño de la puerta, algo negro se mueve y se junta.

Alma se sienta en el asiento del piloto —otra vez un asiento, otra vez ella— y busca la palanca roja.

Al otro lado del cristal, lo negro tapa la luz.

Nos vemos esta noche, piensa.

Y tira.

La lancha cae de frente.

Es una caída larga, fea, de estómago, y después el golpe, y el agua blanca en las ventanas, y el mundo dando vueltas.

Y después la lancha sube. Entera. Flotando como un corcho, igual que la otra.

La máquina lo ha hecho todo bien, piensa Alma.

Esta vez me ha tocado a mí.

Arranca el motor. La lancha da la vuelta y se va, pequeña y naranja entre las olas grises.

Alma mira atrás una vez.

La plataforma se hace pequeña, negra contra el cielo que empieza a aclarar. Y del pie de la plataforma sale una mancha.

No se queda ahí. Se estira. Se abre en el agua, brillante, despacio, hacia fuera.

Alma se vuelve al frente, a lo oscuro, a donde está tierra.

Ya voy, piensa.

Ya voy a volver a casa.

Vocabulary

Aucun mot nouveau dans ce chapitre — tu les as tous déjà rencontrés.

Note de grammaire — *ya*, une dernière fois : « déjà », « maintenant » et « j'arrive ».

Au chapitre précédent, tu as rencontré ***ya*** et ***ya no***. Ici, le livre le dépense une dernière fois, de la façon la plus humaine qui soit. Tout seul, ***ya voy*** veut dire « j'arrive » — littéralement « déjà je vais » — et les Espagnols le disent sans arrêt : quelqu'un t'appelle depuis une autre pièce et tu cries *« ¡Ya voy! »*.

Tu as exactement le même geste en français, avec un autre verbe : tu cries « J'arrive ! ». Et comme en espagnol, ce n'est pas vraiment vrai au moment où tu le dis — c'est une promesse que tu as *commencé*, que tu es déjà en chemin. C'est tout le poids de ce *ya*.

Alors quand Alma se tourne vers la terre et pense *« **Ya voy**. **Ya voy** a volver a casa »*, elle n'annonce pas un projet. Elle répond à quelqu'un — elle finit, enfin, la phrase que

l'appel coupé avait laissée en deux. Écoute *ya* partout où l'on parle espagnol, et tu entendras des gens arriver dedans.

Résumé : La mer jette Alma contre l'une des jambes de la plateforme, et elle se hisse hors de l'eau sur une étroite passerelle de service. Elle est vivante. Au-dessus d'elle, toute la plateforme monte dans le ciel, avec l'héliport minuscule tout en haut, et un pont au-dessus de sa tête se trouvent les vieilles salles fermées d'où la boue noire est toujours sortie. Le froid commence à ressembler au sommeil et elle ferme les yeux. Puis elle se souvient de son fils au téléphone, et de la phrase coupée en deux, et du fait qu'elle doit encore rentrer et la terminer. Dans sa poche, à côté de la photo, elle trouve un papier plié, et comprend qui l'y a mis. Au bout de la passerelle, le second canot de sauvetage est toujours sur sa rampe. Elle marche jusqu'à lui pendant que la boue descend la jambe de la plateforme derrière elle, grimpe les dernières marches sur les coudes parce que ses mains sont trop froides pour tenir, et ouvre l'écoutille d'un coup d'épaule.

Le canot tombe à la mer et remonte entier. Elle démarre le moteur et met le cap sur la terre, et derrière elle une nappe de pétrole s'élargit au pied de la plateforme.